

un taux de \$225.00 comme rétribution à la commission scolaire de Lachute.

La question de construction temporairement morte revient à l'ordre du jour avec la visite de l'inspecteur le 25 mai 1939 alors qu'il écrit : « Je ne sais ce que votre commission scolaire décidera au sujet de la construction d'une nouvelle école pour les garçons. À quelle conclusion que vous en veniez, cette nécessité demeure et la construction en question s'impose ». À la réunion suivante, on remet le problème à l'étude et on revient au premier plan, mais l'automne approche, impossible de réaliser cette construction durant la mauvaise saison ; on trouve là un prétexte suffisant pour remettre à nouveau au printemps, privant une fois de plus nos enfants d'une chose nécessaire. On envisage toutefois la possibilité de faire les démarches nécessaires au cours de l'hiver, pour être prêt à construire de bonne heure au printemps.

Désormais l'inspecteur ne manque aucune occasion de presser les choses. Ce fut à sa visite de novembre 1939 une première insistance forte qui eut pour effet d'amener une réunion des syndics d'école, pour se rendre compte que le gouvernement est prêt à donner un octroi de 40% à condition que le coût ne dépasse pas \$12,500.

Le 6 juin suivant à une réunion des francs-tenanciers, on juge cet octroi insuffisant et on décide par la proposition de Ludger Ouellette, secondée par M. Josaphat Lacasse, que les membres de la commission scolaire accompagnés de M. Georges Héon, député au fédéral, rencontrent M. le ministre Paquette une seconde fois et expriment la volonté des contribuables de Brownsburg d'obtenir au moins 50% en octroi car, à moins de cela, les projets de construction devront être remis et, en septembre prochain, il nous faudra

refuser des élèves vu le manque d'espace pour les loger.

Après diverses discussions et l'insistance toujours plus forte de M. l'inspecteur, on demande enfin l'autorisation définitive au surintendant le 29 mars 1941. Cette permission obtenue, on demande des soumissions. De toutes les soumissions reçues, celle de M. J.-D. Lépine est acceptée. Le prix en sera de \$10,950.00 et



ÉCOLE BOUCHARD.

Ecole des garçons, qui comprend 8 locaux de classe
et une salle de récréation.

cette construction devra être terminée le ou avant le 31 juillet 1941, sinon il y aura une amende de \$20.00 par jour. Ces travaux nécessitent un emprunt.

Le tout est terminé tel que prévu et M. Gaston Proulx est nommé premier principal de cette nouvelle école des garçons : l'école Bouchard.

Nous sommes en mars 1941... La construction ter-

minée, on tourne les yeux vers le couvent qui en a un besoin urgent de réparations. La première amélioration fut de poser les toilettes à eau courante, des abreuvoirs et un système d'égout pour le couvent.

En septembre 1942, on procède à l'installation du système de chauffage à l'eau chaude ; en 1943, c'est au tour de la couverture qui sera désormais en asphalte. Le système d'égout dont on parlait depuis deux ans se réalise définitivement au cours de l'été 1943.

Les difficultés avec Pine Hill se présentent de nouveau au début de 1942 ; la commission scolaire ne trouve aucune institutrice pour enseigner à Pine Hill. On a même dû recourir au surintendant de l'instruction publique et ce n'est qu'à partir de novembre qu'on a pu procéder à l'ouverture de l'école. La même chose devait se reproduire par la suite.

La commission scolaire était décidée à apporter toutes les améliorations possibles à l'école, lorsqu'un événement important changea le cours des choses. Il s'agit de l'incendie du couvent. À preuve de ce que j'avance, nous lisons dans les comptes rendus de la commission scolaire que, sur la demande de la Rvde Sœur Supérieure, messieurs les syndics ont visité la classe occupée par les petits enfants de la première année. À l'unanimité, tous s'accordent à dire que les bancs dans cette classe ne sont pas proportionnés à la taille des élèves, ce qui pourrait entraîner des conséquences graves au physique des enfants et retarder leur avancement. Il est donc résolu d'acheter de la maison Vilas tout un ameublement complet pour cette classe et de revendre les vieux bancs si possible.

VI

INCENDIE DU COUVENT

Nous en venons ainsi au 29 décembre 1943, jour de

délivrance ; car quelque pénible que soit un incendie, il nous permit de donner à nos enfants une maison d'éducation digne de notre village et susceptible de leur donner un lieu d'étude tout à fait favorable pour leur permettre de parfaire leur formation dans une atmosphère vraiment propice.

Voici l'historique de ce feu ; historique pris dans les chroniques des religieuses de Ste-Croix, qui furent d'ailleurs les premières à être témoins de cette conflagration.

Mercredi le 29 décembre.

Le 29 décembre, jour à jamais inoubliable dans l'histoire de la maison de Brownsburg. Il est 6 hres 30, le souper est terminé, c'est vacance ; tout à coup l'une des religieuses de dire : « Il y a de la fumée », puis une seconde et une troisième font la même remarque ; l'on se met en devoir de chercher et l'on trouve la buanderie remplie d'une fumée compacte ; il y a donc du feu et vite l'alarme est donnée ; en moins de dix minutes, une dizaine d'hommes sont dans la maison ; l'on croit tout rentré dans l'ordre quand un nuage de fumée perce la cloison de la cuisine ; vite on recommence les recherches. Sur la demande de S. M.-de-S.-Yves, Sœur supérieure monte à la chapelle pour allumer une petite lampe à saint Joseph, ô surprise, elle se rend compte que déjà l'incendie est déclarée et la flamme joue entre le mur de la chapelle et la cloison du dortoir, le sauvetage commence et ordre est donné aux religieuses de quitter la maison sans retard. Les saintes espèces, les vases sacrés, etc., etc... beaucoup de choses sont sauvées par le dévouement de monsieur le Curé, monsieur le Vicaire, les commissaires et toute la population est sur pieds pour porter secours mais le feu fait rage. La supérieure et deux autres se réfugient au presbytère

tandis que les autres se rendent à Lachute au couvent des religieuses de Ste-Croix.

Jeudi, 30 décembre 1943.

Jeudi le 30, après le déjeuner, les trois religieuses qui étaient demeurées à Brownsburg se dirigent chez Roland Marcoux où les objets les plus dispendieux ont été déposés... Elles retrouvèrent une bonne partie de leurs objets les plus précieux... Le soir même et le lendemain les religieuses retournent à la maison-mère.

Elles furent absentes durant 20 jours. Après ce long séjour, sept sœurs du personnel reviennent dans la localité ; les religieuses sont logées dans une maison appartenant à madame Gilmour en face de l'église ; les chambres ne sont pas spacieuses mais toutes sont heureuses d'accepter ce sacrifice pour la gloire de Dieu et le bien des âmes.

On parle ici de sacrifice et avec raison, car la maison était trop petite pour le nombre de religieuses qui y demeuraient. Entassées dans les chambres, la salle de musique, la salle de communauté ; la chapelle et le réfectoire occupaient le même appartement. C'était une condition vraiment rudimentaire et nous ne pouvons qu'admirer les religieuses d'avoir accepté de telles conditions. On s'imagine facilement que la religieuse doit se contenter d'un état d'infériorité au point de vue matériel. C'est une erreur qui provient d'un manque d'éducation ou de reconnaissance et la plupart du temps, d'égoïsme plus ou moins raisonné.

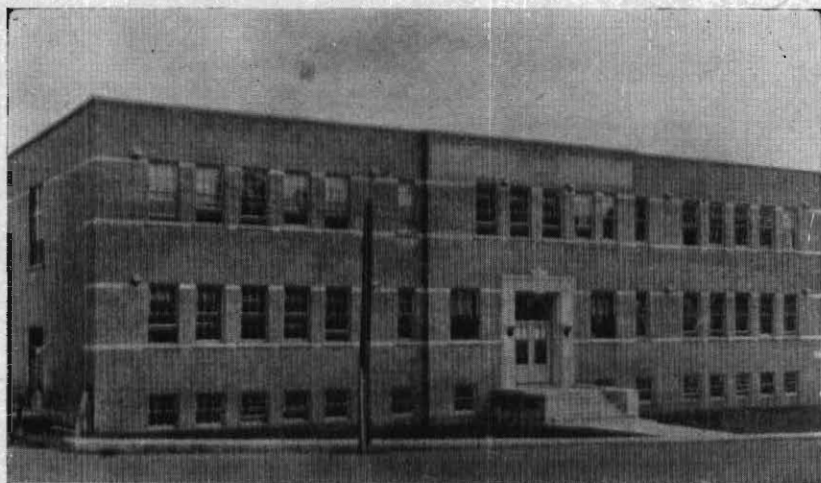
Le 4 janvier 1944, la commission scolaire décide de vendre les débris de la construction, qu'au début certains croyaient pouvoir utiliser dans la construction de la nouvelle école. Il est également proposé d'approcher M. Georges Dansereau, notre député, pour la question des octrois à recevoir pour cette nouvelle construction.

VII

NOUVELLE ÉCOLE

On retient les services de M. Maurice Champagne pour soumettre un plan intéressant, approuvé à une assemblée publique présidée par M. le Curé. À cette réunion, on propose de faire un emprunt et de prélever une taxe spéciale à cette fin. Cette déclaration fut formulée par MM. Arménie Parisien et Dorius Lépine.

Les plans et devis une fois préparés, on demande à Québec la permission de procéder, moyennant un octroi de 50%. Grâce à l'aide de M. Dansereau, on obtient l'octroi désiré. Ce premier point obtenu à la satisfaction des francs-tenanciers, on demande des soumissions pour la construction de la nouvelle école, qui devait comprendre en plus une résidence pour les religieuses.



L'école Saint-Louis de France pour nos jeunes filles.
Cette école moderne contient 11 locaux de classe
et une salle de récréation.

Le temps réglementaire écoulé, la commission accorda sa préférence à la soumission de Grant Mills Ltd, de Montréal, au coût de \$90,000.00...

Mardi le 23 mai, on commençait les travaux de reconstruction. C'est un événement qui réjouit tous les cœurs. Il faut voir accourir sur le chantier hommes, femmes et enfants. Chacun demande à Dieu de bénir cette entreprise importante pour sa gloire, le bien des âmes et l'honneur du pays.

Les travaux d'excavation vont bon train grâce à la machinerie et à la main-d'œuvre nombreuse. On vit bientôt la fondation. Les choses allèrent si bien que la bénédiction de la pierre angulaire devenait le prochain événement au plaisir de chacun. Cette cérémonie si significative fut fixée pour le dimanche 23 juillet.

Au temps fixé, la cérémonie débute à l'église. Le R.P. Antonin Papillon, o.p., présente un substantiel sermon de circonstance. Monsieur le curé Bouchard bénit la pierre angulaire, tandis que M. l'abbé Donat Lascelles donne la bénédiction du T. S. Sacrement ; quelques grandes élèves du couvent ainsi que quelques dames de la paroisse font les frais du chant.

La cérémonie religieuse terminée, messieurs les membres de la commission scolaire portent processionnellement la pierre sur le chantier de la construction et la placent à l'endroit préparé à cette fin.

Monsieur le Curé scelle lui-même la précieuse pierre, qui met l'espoir dans tous les cœurs. On termine par le chant national « Ô Canada ». L'honorable Georges Dansereau, député provincial, ainsi que M. le maire Dorius Lépine nous honorent de leur présence.

Le problème scolaire le plus épineux pour le temps est la question des enfants demeurant sur la limite de notre paroisse et pour lesquels la commission scolaire doit payer une taxe spéciale à la commission scolaire

de Lachute. À la réunion de juillet, on décide de faire pression auprès du Département de l'instruction publique afin d'obtenir des octrois en conséquence, étant donné que les taxes de cet arrondissement sont pratiquement insuffisantes. Devant la réponse négative du Département, M. le président Omer Legault, appuyé par les syndics, propose de faire pression afin de faire annexer cet arrondissement à Lachute.

En septembre 1944, l'ouverture des classes est fixée au 6 septembre. 165 élèves sont enregistrés au couvent Saint-Louis-de-France et sont répartis en six classes. Deux classes sont dans les sacristies de l'église, deux classes dans la salle paroissiale et deux classes dans le sous-sol de l'école Bouchard. Ce n'est certes pas l'idéal, mais tous attendent avec confiance l'assistance divine. La grâce ne manque jamais à ceux qui la demandent...

Lundi le 20 septembre, l'enseignement n'est plus tolérable dans la salle paroissiale et dans une sacristie ; Sœur St-François-Xavier, qui a beaucoup contribué à presser les travaux et enjoliver l'école une fois les travaux terminés, a obtenu de M. A. Grenier la permission d'installer les 4, 5, 6, 7, 8 et 9^e années dans le sous-sol de la résidence des sœurs. Ce n'était certes pas la perfection, mais les élèves ne souffriraient pas du froid et les classes seraient isolées. M. A. Grenier était le contre-maître des travaux de reconstruction. Un quart d'heure après le déménagement, on entendit des prières d'actions de grâce monter vers le ciel. Cet élan de piété impressionna beaucoup certains ouvriers qui ne manquèrent pas d'exprimer leurs sentiments d'édification...

Le changement venait à peine de s'accomplir que M. Lascelles devait partir en obédience. Qui lui succéderait ?... Ce n'est que dans les premiers jours de dé-

cembre que l'on reçut la visite de celui qui devait lui succéder. Chacun y alla de son commentaire, comme c'est normal en l'occurrence. Il s'agissait de M. l'abbé Manseau, encore parmi nous. Depuis il n'a jamais cessé de s'intéresser à la jeunesse avec laquelle il prenait son premier contact.

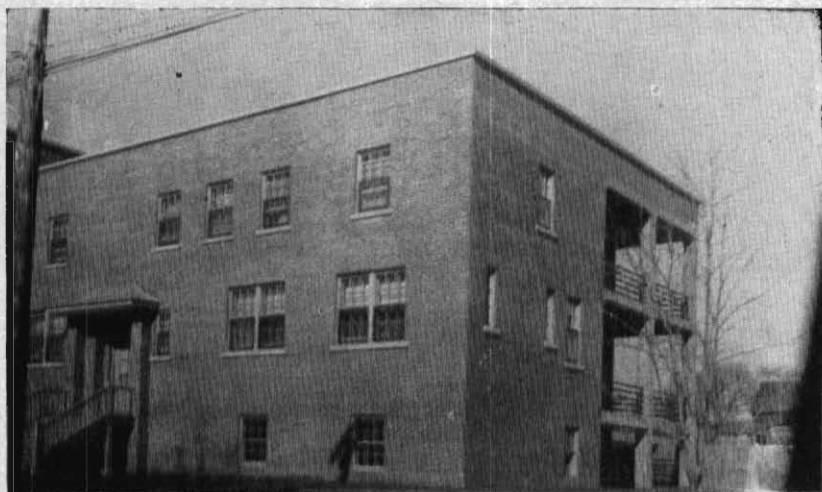
Au début de janvier 1945, il est devenu impossible de reprendre l'enseignement dans le sous-sol de l'école Bouchard. En effet, il n'y a qu'un plancher et la maîtresse doit s'évertuer pour attirer l'attention de ses élèves. Ce local doit nécessairement servir de salle de récréation et la température du sous-sol laisse à désirer, ce qui présente un danger pour les enfants et pour les institutrices. Il fut donc décidé par les autorités compétentes qu'il n'y aura pas de classe aussi longtemps qu'il n'y aura pas de local convenable pour recevoir les enfants.

Mercredi le 10 janvier, les entrepreneurs constatant l'absence des plus jeunes improvisent la chapelle et le réfectoire de la résidence des religieuses en salle de classe. De la sorte, les élèves de 1^{ère} et 2^e années peuvent revenir à l'école. C'est encore un pas vers la fin des travaux, mais que c'est long !...

Un événement inattendu devait hâter les choses... En effet, le 11 février, un feu de cheminée se déclare à la résidence temporaire des religieuses... D'après la description de ce local de fortune, on comprend facilement la crainte des religieuses. En conséquence, on décide de prendre les moyens de laisser le petit logis pour entrer enfin dans l'école neuve. On dut même utiliser des classes comme dortoir, etc... Tout n'est pas terminé, mais on sera un peu plus chez soi, un peu plus à l'aise pour remplir la besogne quotidienne. Et, la maison une fois occupée, il faudra bien hâter les travaux. Le 12 février, M. Adrien Lacasse, M. l'abbé

Paul Manseau et M. Marcel Therriault et quelques enfants entreprirent le déménagement. Ce fut un effort mais tous sont contents de voir que les sœurs ont un abri convenable, même si tous les travaux ne sont pas finis...

Nos religieuses durent prendre le meilleur parti possible. Le petit parloir servit de chapelle et deux classes servirent de dortoir et de salle de travail. On hâta toutefois si bien les choses que le vendredi 23 mars suivant, en la fête de la Compassion de la Sainte Vierge, M. le Curé vient dire la première messe dans la chapelle et c'est la prise de possession du sanctuaire neuf. À cette occasion le Saint Sacrifice est offert pour le repos de l'âme de Mlle Emma Bouchard et nos élèves de la première classe chantent la messe des Anges, avec beaucoup d'harmonie. Dans l'après-midi, le R.P. Salvator, o.f.m., est délégué par son supérieur pour l'érec-



Un coin de la résidence des religieuses.

tion du chemin de la croix ; très jolie cérémonie à laquelle assistent les religieuses et les élèves des 5, 6, 7, 8 et 9^e années ; au cours de la journée, toutes les classes font leurs dévotions dans la chapelle neuve.

Sous l'inspiration de Sr M. de-St-François-Xavier, on termina le travail de finition et les enfants qui occupaient le sous-sol du couvent actuel s'installent enfin dans leurs classes respectives.

Le 27 mars suivant ; une grande fête : bénédiction d'une magnifique statue de saint Louis de France placée dans le corridor principal de l'école, en face de la porte d'entrée. Cette statue est un don de M. Adrien Lacasse, secrétaire de la commission scolaire. Enfin le titulaire de la paroisse et de l'école reçoit les hommages de la gent écolière ; il faut avouer que saint Louis de France fut un peu négligé, car c'est la première fois depuis la fondation de l'école qu'il a sa place dans la maison. La fête est si belle, les prières si ferventes que notre glorieux patron ne manquera pas de répandre ses larges bénédictions sur tout le personnel de l'établissement.

Il restait une imposante cérémonie religieuse, la consécration solennelle au Sacré-Cœur. M. le Curé procéda à cette démonstration en la fête du Sacré-Cœur, le 8 juin. L'image est suspendue au mur de la belle grande école. Que le Cœur de Jésus réalise pour tous sa grande promesse : « Je bénirai les familles où l'image de mon cœur sera exposée ».

Avec la fin de la construction, il fallait envisager les paiements qui représentent une transformation dans l'organisation de notre système scolaire.

À la réunion régulière d'octobre 1945, il fut décidé de se constituer en commission scolaire à cause de l'impossibilité de collecter une taxe spéciale sur les compagnes neutres, que nous aurions une commission scolaire dissidente et des syndicats d'école.

M. le secrétaire tint une proclamation à cet effet à la sortie de la messe du dimanche, le 22 octobre ; on fit signer la requête nécessaire.

Le tout se règle normalement, le 24 mai 1946 : on adopte une résolution officielle pour changer le nom actuel de la Commission en celui de « La Commission scolaire catholique de Brownsburg ».

La première élection de la commission scolaire eut lieu au début de juillet 1946 et le scrutin nomma M. Omer Legault, M. P.-H. Marcoux, M. A. Larose, M. J.-L. Quesnel et M. D. Diotte.

À ce moment l'échelle de salaire de nos professeurs s'élevait à \$1800.00 pour M. C. Lacasse, \$1700.00 pour M. G. Proulx, \$1450.00 pour M. R. Deshaies, et Mme L. Foucault recevait \$650.00, tandis que nos religieuses de la première à la neuvième année devaient se contenter de \$400.00 chacune ; et la commission scolaire s'objectait à rémunérer la directrice qui avait la responsabilité de l'école.

La construction terminée, les difficultés n'étaient pas finies. On découvrit par la suite diverses déficiences dans la construction, soit relativement à l'eau, à la brique ou même aux murs ; puis ce fut le travail de routine pour un temps assez court, car il devait se poser sous peu des problèmes de grandes envergures, avec l'accroissement rapide du nombre de garçons, où l'espace devenait de plus en plus restreint.

En second lieu, l'harmonie un peu en souffrance au sein du corps professoral fit penser à la commission scolaire d'inviter une communauté religieuse à diriger notre école de garçons. En effet, d'année en année, les situations tendues devenaient de plus en plus fréquentes ; la démission de M. Deshaies en mai 1946 ne favorisa guère la situation. Le calme ne fut que passager et le 16 mai de l'année suivante, la commission remercia

son principal et du coup passa de Charybde en Scylla ; le 10 juin 1947, M. G. Binette était engagé pour \$1700. par année, mais de fait la situation n'était pas des plus nettes au 20 août 1947, car on lit dans les minutes de la commission scolaire la résolution suivante : « L'engagement du principal de l'école, M. Binette, est discuté. On décide de téléphoner à M. Binette et de lui proposer \$1800.00 pour l'année. Si M. Binette n'est pas favorable à cette offre, on propose de se mettre en communication avec M. Raoul Pilote, qui fait application à cette charge. »

L'augmentation du coût de la vie obligea la commission scolaire à faire un pas de plus et les engagements du 20 juin 1948 nous montre que nos professeurs reçurent le traitement suivant : M. Binette \$2300. M. Proulx \$2300.00, M. J. Massie \$1900.00, M. J. Froment \$1600.00, ce qui nécessite avec toutes les autres dépenses une augmentation de la taxe à \$1.25 par \$100.00 d'évaluation.

VIII

RELIGIEUX ENSEIGNANTS

Au cours de ce même été, M. le Docteur A.-R. Côté fait son apparition dans la commission scolaire et au moment le plus important ou le plus délicat de son histoire.

Toujours dans le même ordre des difficultés, en octobre 1948 M. G. Binette, le principal, juge son salaire insuffisant et demande à la commission de reconsidérer son engagement dûment signé.

Le six octobre, la commission scolaire étudie le problème et il est proposé par M. Démiás Diotte d'aviser M. Binette de respecter son engagement comme professeur, lequel fut signé par lui en date du 6 juillet 1948 et adopté le 6^e jour de juillet 1948.



Notre premier
médecin,
M. le Dr. A.R. Côté,
Président de la
commission scolaire.

Il semble que les moyens utilisés laissent à désirer puisqu'à la même réunion du 6 octobre on lit dans les minutes de la commission scolaire : « Proposé par le Dr A.-R. Côté que, dans l'intérêt de tous, prière est faite au personnel enseignant qu'à l'avenir de ne tenir aucun propos ou poser des actes qui pourraient inciter les élèves ou les parents à se révolter contre l'autorité de la commission scolaire ».

C'est au cours de cette soirée du 6 octobre que fut adoptée en principe, la résolution à l'effet de confier notre école à la direction d'une communauté religieuse, d'autant plus qu'un agrandissement s'imposait.

Après avoir fait les démarches nécessaires à tout point de vue, il est décidé de convoquer une réunion publique des francs-tenanciers le 24 janvier 1949. La nombreuse assistance de 200 personnes prouve de l'in-

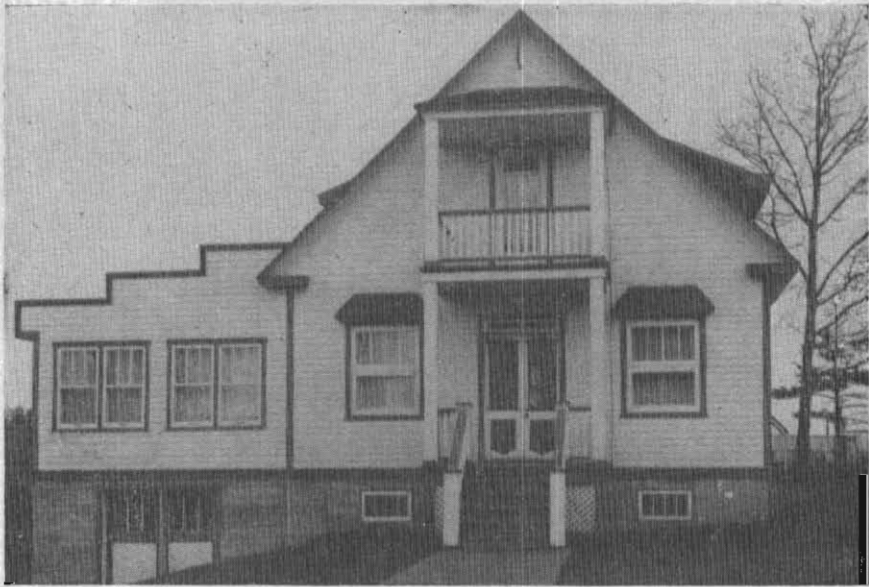
têrêt qu'on portait à ce changement et personne n'a oublié la discussion qui suivit le magistral exposé de M. l'abbé P. Manseau qui avait été invité à montrer les avantages qu'il y aurait d'avoir des religieux enseignants dans notre école. Malgré tout, on ne réussit pas à faire l'uniformité ; MM. Alcide Larose et Vincent Langlois firent une proposition dont l'adoption aurait nécessairement boycotter le projet d'inviter les religieux enseignants chez nous.

En contre proposition, M. Rodolphe Dubois expose son point de vue sur le sujet et expose un contre argument demandant même directement à la commission scolaire de donner suite au projet. M. Aldège Carrière s'empessa de seconder et le vote donna à cette deuxième proposition la majorité des voix.

Les jours et les semaines qui suivirent donnèrent l'occasion à plusieurs échanges de vues et démarches où les professeurs sortant de charge n'étaient pas étrangers.

Après de nombreuses démarches, le 23 mars suivant 1949 vit se réunir du local de la commission les principales personnalités du domaine de l'éducation, soient M. Marien, inspecteur régional, M. J.-E. Deschâtelets, inspecteur du district, et M. Pagé, ex-inspecteur de nos écoles, M. W. Cottingham, notre député, ainsi que M. Champagne, architecte, faisaient partie du groupe.

Le soir même on parle d'agrandissement et de résidence pour nos religieux. Il est résolu à l'unanimité des commissaires que le président et le secrétaire soient autorisés à prendre une option sur la propriété de M. Georges Blanchard, laquelle devra servir comme résidence pour les religieux qui prendront la direction de notre école. Le prix de cette propriété est fixé à \$9000. Le tout ne devait pas se terminer là, car à la veille de signer le contrat de vente, M. Blanchard décida subite-



Maison des Frères du Sacré-Cœur.

ment d'augmenter son prix à \$12000. Comme la commission scolaire se trouvait dans un état financier difficile, on eût une fois de plus recours au curé V. Bouchard qui versa à M. Blanchard la jolie somme de \$3000.00 pour le décider à vendre étant donné que d'un commun accord on jugeait le site idéal. Une fois cette impasse traversée, le projet devait enfin se réaliser.

Pour avoir le chemin plus libre de tout obstacle à la réunion du 4 mai 1949, on résolut que tous les instituteurs et les institutrices, à l'exception des religieuses, soient remerciés de leurs services. Quelques semaines plus tard, soit le 25 mai 1949, le tout était définitivement réglé et la commission scolaire s'engageait par contrat à confier la direction de l'école Bouchard à la communauté des frères du Sacré-Cœur. Cette

signature du président de la commission et du révérend frère Cyprien, provincial, mettait un terme à une longue discussion où l'esprit de persévérance de M. C.-A. Martineau, M. Omer Legault et du D^r A.R. Côté recevait sa récompense.

Pour terminer immédiatement ce chapitre, notons que, dû au retard des réparations de l'école Bouchard et de la résidence, le directeur arriva à Brownsburg à la fin du mois d'août 1949 et les autres religieux, le 8 septembre suivant. Ce fut le R. Frère Charles-Auguste qui fut le premier directeur, accompagné des RR. FF. Victorien, Marc-Antoine, Faber et Raoul. Ils s'installèrent rapidement et bientôt le travail de l'année scolaire donnait plein rendement. Après quelques mois, MM. les vicaires profitèrent des travaux de l'église pour hâter la réalisation d'un rêve cher à toute maison religieuse : l'établissement d'une chapelle, d'un centre où l'on puisse se recueillir et dans un cœur à cœur avec le divin Maître, puiser la force de bien accomplir sa mission.

Le 18 janvier 1950, Mgr H. Chartrand, vicaire général, accorda la permission d'ériger la chapelle et le 2 février suivant monsieur le Curé y célébra la première messe et instituait dans cette nouvelle demeure un cénacle de plus : source de tant de bénédictions pour nos gens. Il restait le chemin de la croix, inauguré le 14 février 1951. Nous oublions de mentionner qu'un des premiers devoirs de nos religieux consacrés au Sacré-Cœur fut la consécration des enfants et des classes au Sacré-Cœur de Jésus, qui se fit au terme de la première année, à l'occasion de la fête du Sacré-Cœur, fête intime, mais tout imprégnée de surnaturel.

Pour revenir aux travaux de notre école, la réparation fut confiée à M. Provost, qui dirigeait également les travaux de l'église. M. l'architecte Champagne sur-



LES ENFANTS DU SANCTUAIRE

- Au fond, 1ère rangée, de gauche à droite :* Gilles Lépine, Jn-Claude Leroux, Gaston Lépine, Jacques Demers, Jean Lépine, Raymond Tite.
- 2ème rangée :* Bernard Bélanger, Jacques Clément, Maurice Cadieux, Fernand Bélisle, Jean Léveillé.
- 3ème rangée :* Raymond Proulx, Bernard Monette, Paul Bévillard, Marcel Charlebois, Jacques Dubois, Gaétan Hébert, Serge Lacasse, Réjean Bélanger, Raoul Larocque, Marc Contu, Brian Tite, Gilles Laforest.
- 4ème rangée :* André Tessier, Gilles Charlebois, André Charlebois, Jacques Joannis, Maurice Daoust, M. le Curé V. Bouchard, Frère Marc-Antoine, Robert Séguin, J.-Marc Séguin, Claude Bévillard, Bernard Ouimet, J.-Claude Joly.

CLUB DE L'ECOLE BOUCHARD 1950-1951



Fernand Lépine, Germain Gagné, Bernard Therrien, Jacques Giroux, Jacques Racine, Jean Gratton, Hubert Neveu, Yves Raymond, Jacques Léveillé, Georges Goyette, Frère Marc-Antoine.

veillait les travaux. Malgré toute la diligence, le tout ne fut prêt que vers la mi-septembre.

Nous possédons deux belles écoles, mais en tout on a négligé d'aménager, comme dans toutes nos écoles modernes, un gymnase, qui put servir d'auditorium à l'occasion. Il est regrettable qu'il ne se trouve même pas de vaste salle sans colonnes. C'est une déficience due au fait que les commissaires ne regardaient pas suffisamment l'aspect formateur des loisirs comme de toutes les représentations artistiques. Ce sera toujours une lacune.

IX

TRAVAIL MANUEL

Par contre, deux autres points essentiels ont attiré l'attention de nos commissaires. Tout d'abord les classes de travaux manuels et les bibliothèques scolaires. L'installation d'une classe d'enseignement ménager était un rêve cher à la supérieure du temps, S^r M. de St-François-Xavier. Comme en d'autres circonstances, la commission scolaire eut recours à M. le Curé, comme si la population n'était pas capable de doter son école d'une telle classe. Ce dernier fit un don substantiel à cette fin et la classe fut bientôt constituée. Aussi le 24 décembre 1948, monsieur l'inspecteur disait dans son rapport : « J'ai éprouvé une bien grande satisfaction à voir la façon dont l'enseignement ménager est organisé à l'école St-Louis-de-France... »

Au cours de 1948, grâce à l'initiative de M. et Mme Joseph Goyette, le travail manuel pour garçons et filles était organisé au terrain et devenait moyen de formation au cours des vacances. Ce fut toute une révélation

CLASSE DE CULTURE PHYSIQUE DE L'ECOLE
SAINT-LOUIS DE FRANCE



Religieuse en charge du cours : R.S. M. de Sainte-Madeleine de la Résurrection. *1ère rangée* : G. Brisebois, L. Proulx, L. Lemay, L. Béchar, M.P. Leduc et M. Diotte. *2ème rangée* : F. Rochon, D. Legault, L. Denis, S. Lavoie, L. Goyette, S. Clément, J. Guitard, P. Massie. *3ème rangée* : M. Raymond, S. Giroux, L. Guay, T. Lavoie, A. Lepage, L. Raymond et Rollande Leclair.



LA CLASSE D'ENSEIGNEMENT MENAGER

*De gauche à droite : F. Rochon, D. Legault, L. Denis,
Juliette Grossinger, G. Racine et L. Lemay.*

que la première exposition de travaux au terme du terrain de jeux. Cette première expérience ouvrit les yeux et on se demanda immédiatement pourquoi ne pas faire la même chose à l'école au cours de l'année. Pour faire suite à ce désir, le 23 avril 1949, on résolut à l'unanimité à la commission scolaire d'autoriser une dépense de \$500.00 pour aménager une salle de travaux manuels, ayant la promesse que le département de l'instruction publique fournirait un octroi de \$100.



CLASSE DE TRAVAIL MANUEL

Le frère Victorien est responsable de ce beau travail.

Rangée avant : R. Diotte, A. Ouellette, H. Neveu, E. Lapointe. *Au fond :* Y. Raymond, J. Racine, F. Lépine.

Dès l'automne 1949, le R. Frère Victorien terminait l'organisation de la classe de travaux manuels. Le résultat espéré ne se fit pas attendre et l'inspecteur lui-même dans son rapport du 5 juin 1950 déclare que les cours de travaux manuels à l'école des garçons suscite un aussi bel intérêt parmi ces derniers que l'enseignement ménager chez les filles.

Dans cette même lettre, M. l'inspecteur favorise

l'organisation d'une bibliothèque scolaire où la commission scolaire contribuerait pour une somme égale avec le département de l'instruction publique. Cette suggestion fut acceptée avec empressement et notre commission scolaire contribue actuellement suivant le plan éducatif de l'instruction publique.

X

PERSPECTIVES D'AVENIR

On ne saurait terminer sans parler d'une autre amélioration qui fut apportée ces dernières années. Il s'agit du transport des enfants éloignés de l'école. Depuis un certain temps, M. Patry réclamait pour les enfants éloignés le transport gratuit. La discussion fut longue et ardue, mais il fut définitivement résolu le 12 septembre 1948 de confier par contrat à M. Charbonneau le soin de transporter ces enfants. Il fait si bien les choses, qu'il a mérité le renouvellement de son contrat jusqu'à date.

Il serait à propos dans notre siècle d'argent de terminer sur une note financière... Il est toujours intéressant de voir les taux de taxe que doivent verser les propriétaires chaque année et combien il en coûte pour payer ceux qui s'occupent de l'organisation scolaire.

M. Proulx reçoit le meilleur traitement de notre corps professoral : \$2800.00 par année. Nos religieux : \$1600.00 pour le directeur et \$1400.00 pour chaque frère enseignant. En ceci on suit un peu le courant tout en tirant encore de l'arrière. Les religieuses reçoivent \$900.00 par année. Mme Faubert reçoit \$1,150.00 par an ; et Mlle Yolande Martineau \$1,450.00 par année.

Si notre commission scolaire a compris certains problèmes, elle demeure comme bien d'autres un peu réticente dans ce domaine.

Le grand argument est toujours l'augmentation des taxes, mais il faut se souvenir que le taux de notre milieu est de \$1.40 du \$100.00 d'évaluation, plus une taxe spéciale de 0.10 dans les \$100.00 d'évaluation. Disons que cette taxe est une des plus basses du comté d'Argenteuil. D'autre part, quand on sait la valeur du dollar actuel, on se rend facilement compte de la contradiction. Au surplus, si on pense à l'argent gaspillé ici et là, on ne devrait plus hésiter à dépenser le nécessaire pour être logique, encourager l'éducation et donner à nos enfants ce dont ils ont besoin : des maîtres et des maîtresses qualifiés, qui peuvent trouver dans l'enseignement un moyen de subsistance au moins aussi rémunérateur que celui de servante ou de journalière dans une usine quelconque.

Nous pouvons avoir espoir en l'avenir de nos écoles, car le travail accompli en ces dernières années est prometteur et la commission scolaire continuera son œuvre de formation et d'éducation en tout. Le développement du village obligera avant plusieurs années diverses améliorations et peut-être de nouvelles constructions. On devra probablement construire au bas de la côte, où bientôt nous aurons un autre village canadien-français, presque aussi gros que ce qu'on est convenu d'appeler le haut de la côte. Il sera alors possible d'avoir notre école supérieure. Cette année, d'ailleurs, on commence à s'organiser avec l'adoption de la section générale du cours supérieur, en vue de répondre aux besoins de nos jeunes et d'ouvrir la porte à une 11^{ème} année en 1953, si rien ne change dans les plans tracés. Donc regardons l'avenir avec optimisme, car l'horizon s'annonce rempli de promesses.

Nombre des enfants aux écoles depuis 30 ans

- 1) *Couvent Saint-Louis-de-France*,
sous la direction des religieuses.

A. — Garçons et filles, jusqu'en 1941 :

1922-23	206
1925-26	210
1929-30	234
1933-34	204
1934-35	235
1937-38	204
1940-41	150

B. — Filles seulement après la construction du collège :

1941-42	125 (guerre)
1942-43	130
1944-45	185
1945-46	225
1946-47	229
1947-48	233
1948-49	255
1949-50	259
1950-51	242
1951-52	251

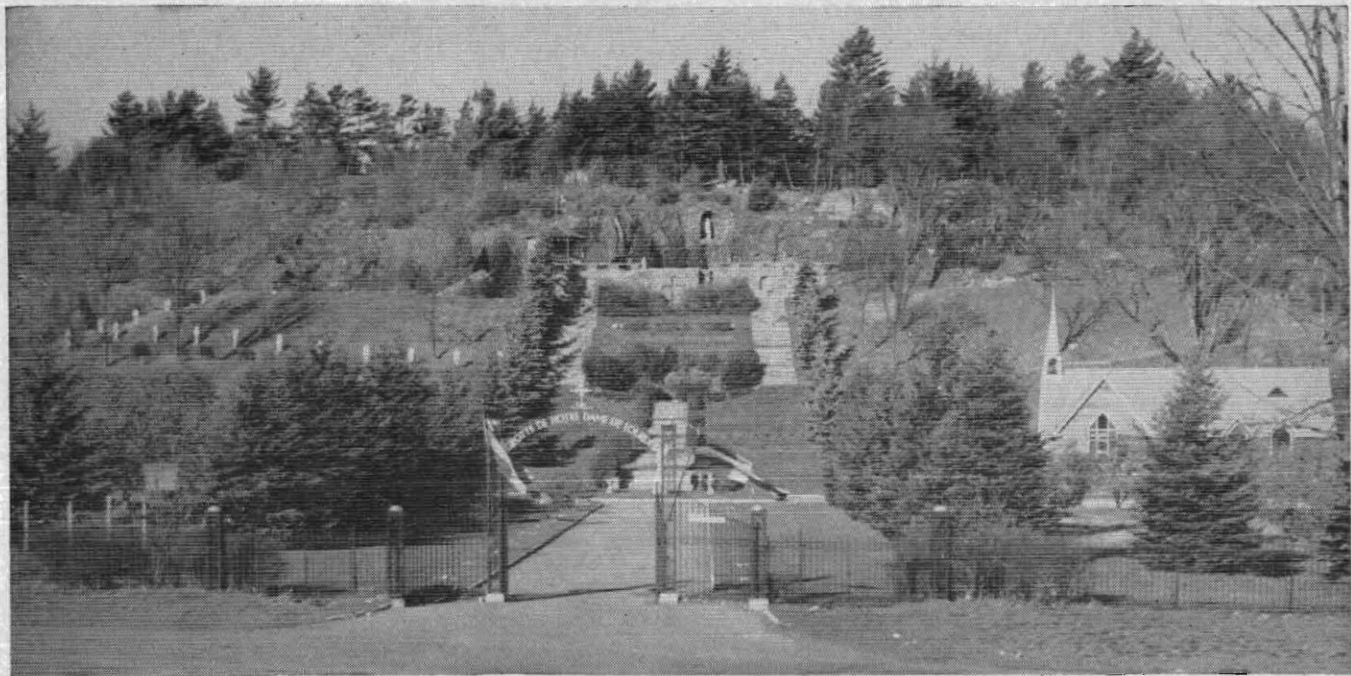
- 2) *Ecole Bouchard*

A. — Sous la direction des maîtres laïcs. Les différents directeurs furent MM. Gaston Proulx, C. Lacasse, G. Binette. Les professeurs furent MM. L. Demers, R. Dehaies, E. Laberge, J. Massie, J. Froment, E. Lampron.

1941-42	85 (guerre)
1944-45	107
1945-46	112
1946-47	102
1947-48	98
1948-49	106

B. — Sous la direction des religieux. Rév. Frère Charles-Auguste, directeur ; RR. FF. Marc-Antoine, Victorien, Faber, Hébert et Téléphore.

1949-50	114
1950-51	156
1951-52	154



LA GROTTTE DE LOURDES
Actuellement desservie par les R.P. Franciscains.

II
NOS
COMMUNAUTÉS

NOS COMMUNAUTÉS

A

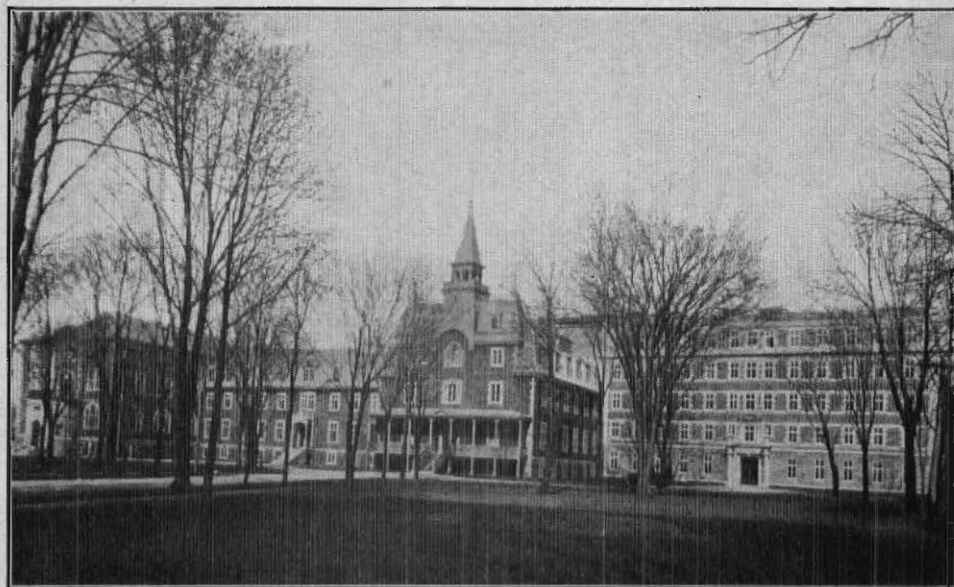
Congrégation des Sœurs de Ste-Croix et des Sept-Douleurs

La Congrégation des Sœurs de Sainte-Croix fut fondée en France, au Mans, en 1841, par le T. R. Père Basile-Antoine-Marie Moreau qui complétait ainsi son Institut de Sainte-Croix commencé en 1837 par l'établissement d'une communauté de Pères et de Frères pour les fins du ministère paroissial, de l'éducation et de l'évangélisation en pays infidèles.

En effet, dédiant son œuvre, par chacun de ses trois éléments, à Jésus, Marie, Joseph, le Fondateur a voulu encore lui assigner un but nettement missionnaire, sous le patronage spécial de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Dès 1853, Rome confiait à Sainte-Croix le Bengale Oriental.

La Congrégation s'est établie au Canada, à Saint-Laurent, en 1847, sur l'instance de Mgr Bourget, évêque de Montréal, qui amena lui-même ici la première colonie en mai de cette année-là.

Les Sœurs de Sainte-Croix s'occupent particulièrement de l'éducation de la jeunesse, dispensant l'instruction dans les écoles depuis les classes primaires jusqu'au



ST-LAURENT

Maison mère des Sœurs de Sainte-Croix, Ville Saint-Laurent.

cours classique y compris. Elles ont rayonné dans le Québec, l'Ontario, l'Ouest canadien, les États-Unis et aussi le Bengale où leurs œuvres sont très variées : écoles, dispensaires, refuges, etc. Les Sœurs sont au nombre de plus de 2000, réparties en 128 maisons. Jusqu'à 1950, l'unique noviciat était à la maison-mère de Saint-Laurent établie dans son autonomie depuis 1883. À l'automne de 1950, un second noviciat a été ouvert à Ottawa pour le bénéfice des aspirantes de langue anglaise qui le préféreraient.



La première étape à franchir est le *postulat* où la jeune fille fait l'essai généreux de la pratique des vertus religieuses.



La deuxième étape sera le *noviciat* où s'affermir la vocation, où s'aguerrissent les ailes, où se fixe pour jamais le cher idéal.

La troisième et dernière étape est la *profession* : Sœur de Sainte-Croix et des Sept-Douleurs, à la vie, à la mort, dans le travail, dans la lutte et dans le sacrifice ; dans la joie, toujours ! « Ceux qui auront instruit plusieurs dans la voie de la justice brilleront comme des étoiles dans toute l'éternité ».

Comme conclusion de cette page sur notre communauté de religieuses enseignantes, il vous fera plaisir sans doute de vous rappeler certains noms d'anciennes maîtresses. Aussi nous vous donnons la liste des religieuses qui se sont succédé à notre école.

1922 : Rvdes Sœurs Marie de Sainte-Martine, supérieure, M. de S. Simon, M. de Ste-Catherine-de-Ricci, M. de Ste-Dosithée, M. de St-Camille.

1923 : (Chaque année nous donnerons les nouvelles seulement) Rvdes Sœurs M. de la Présentation, M. de St-Pacifique, M. de Ste-Sébastienne.

1924 : Rvde Sœur Marie de Ste-Berthilde.

1925 : Rvdes Sœurs Marie de Ste-Marthe-de-Jésus, M. de Ste-Mathilde-des-Anges, M. de Ste-Basilisse, M. de Ste-Eva.

1925 : Rvdes Sœurs Marie de Ste-Victorine, supérieure, M. de St-Ubald, M. de St-Hermance.

1927 : Rvdes Sœurs Marie de St-Joseph-du-Rédempteur, M. de Ste-Marguerite, martyre, M. de Ste-Véronique-de-Milan, M. de Ste-Cécile, martyre.

1928 : Rvdes Sœurs Marie de Ste-Julie, supérieure, M. de Ste-Domitille, M. de Ste-Dominica.

1929 : Rvdes Sœurs de St-Bernard-de-Citeaux, M. de St-Séraphin.

1930 : Rvdes Sœurs Marie de St-Constant, M. de St-Médéric, M. de Ste-Antoinette-de-Florence, M. de Ste-Marguerite-de-Lorraine, M. de St-Vincent, M. de Ste-Mathilde-de-France.

1931 : Rvdes Sœurs Marie de St-Paul-Aurélien, supérieure, M. de St-Philéas, M. de Ste-Joséphine, M. de Ste-Hermina, M. de Ste-Anne-Françoise.

1932 : Rvdes Sœurs Marie de Ste-Olive-de-Brescia, M. de Ste-Jeanne-Eva.

1933 : Rvdes Sœurs Marie de Ste-Gisèle, M. de St-Léopold-d'Assise, M. de Ste-Bernadette-de-Lourdes, M. de Ste-Louise-de-Savoie.



RELIGIEUSES ENSEIGNANTES POUR 1951-1952

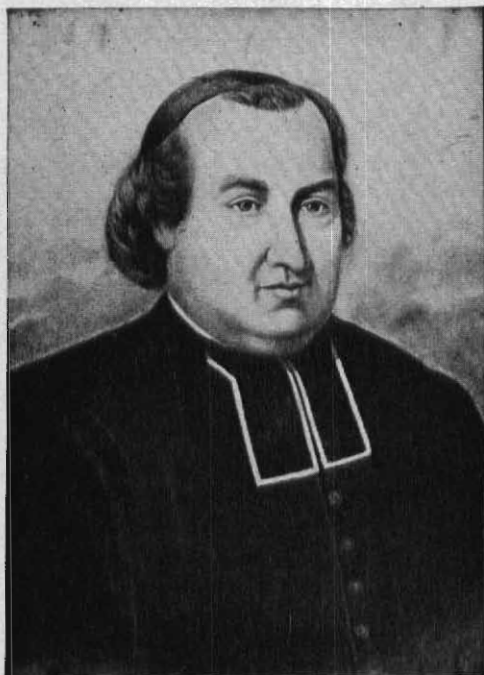
1ère rangée, de gauche à droite : R. Marie de S. Marguerite du Sacré-Cœur, R. Marie de Ste-Alice du Sauveur, S. M. de Saint Jean-Albert, Supérieure, S. M. de S. Olive de Prescia, S. M. de S. Louis-Didace. 2ième rangée : R.S. Marie des Victoires, R.S. M. de Sainte Paule de Bethléem, R.M. de St-Antoine de l'Enfant-Jésus, R.S. M. de Ste-Madeleine-de-la-Résurrection, R.S. M. de Sainte-Thérèse d'Espagne et R.S. Marie-de-Saint Léandre.

- 1934 : Rvde Sœur M. de Ste-Louise-de-Savoie.
- 1935 : Rvdes Sœurs M. de St-Zéphirin, M. de Ste-Hélène-de-la-Passion, M. de Ste-Eva, martyre.
- 1936 : Rvdes Sœurs Marie de St-Hildegarde, supérieure, M. de St-Hermann.
- 1937 : Rvdes Sœurs Marie de Ste-Dosithée, supérieure, M. de Ste-Germaine-Cousin, M. de Ste-Laurette, M. de St-Richard-du Sauveur.
- 1938 : Rvdes Sœurs Marie de Ste-Anne-de-Jésus, supérieure, M. de St-Yves, M. de St-Romuald, M. de St-Urbain, martyr, M. de Ste-Monique-de-la-Trinité.
- 1939 : Rvdes Sœurs Marie de Ste-Octavie, supérieure, M. de Ste-Rose-Aline.
- 1940 : Aucun changement.
- 1941 : Rvdes Sœurs Marie de St-Salomé, supérieure, M. de St-Georges-Antoine, M. de Ste-Marguerite-du-Sauveur.
- 1942 : Rvdes Sœurs Marie de St-Augustin-de-Cantorbery, M. de Ste-Marguerite-du-Saint-Sacrement, M. de Ste-Marguerite-de-la-Trinité.
- 1943 : Rvdes Sœurs Marie de St-François-Xavier, supérieure, M. de St-Paul-de-la-Croix, M. de Ste-Monique-de-Rome, M. de Ste-Rose-Eva.
- 1944 : Rvde Sœur Marie de Protection.
- 1945 : Rvdes Sœurs Marie de Ste-Brigitte-de-Suède, M. de Ste-Antoinette-d'Orléans, M. de St-Louis-Richard, M. de Ste-Thérèse-de-l'Immaculée.
- 1946 : Rvdes Sœurs Marie de St-Alfred-du-Sacré-Cœur, M. de St-Jean-du-Bon-Pasteur, M. de Ste-Madeleine-du-Rédempteur, M. de Ste-Alice-du-Rédempteur.
- 1947 : Rvdes Sœurs Marie de St-Gilles, M. de Ste-Marguerite-du-Sacré-Cœur, M. de Ste-Thérèse-du-Précieux-Sang, M. de Ste-Alice-du-Sauveur, M. de St-Hermas-de-Rome, M. de St-Gervais, M. de Ste-Philomène, martyre, M. de St-Jean-de-Sienne, M. de St-Jean-de-la-Charité, M. de Ste-Rose-Edesse.
- 1948 : Rvdes Sœurs M. de St-Louis-Didace, M. des Victoires.
- 1949 : Rvdes Sœurs Marie de St-Jean-Albert, supérieure, M. de St-Antoine-de-l'Enfant-Jésus, M. de Ste-Madeleine-de-la-Résurrection, M. de Ste-Espérance.
- 1950 : Rvdes Sœurs M. de Ste-Thérèse-d'Espagne, M. de St-Léandre.
- 1951 : Rvdes Sœurs Marie de Ste-Olive-de-Brescia, M. de Ste-Paule-de-Bethléem.

B

Institut des Frères du Sacré-Cœur

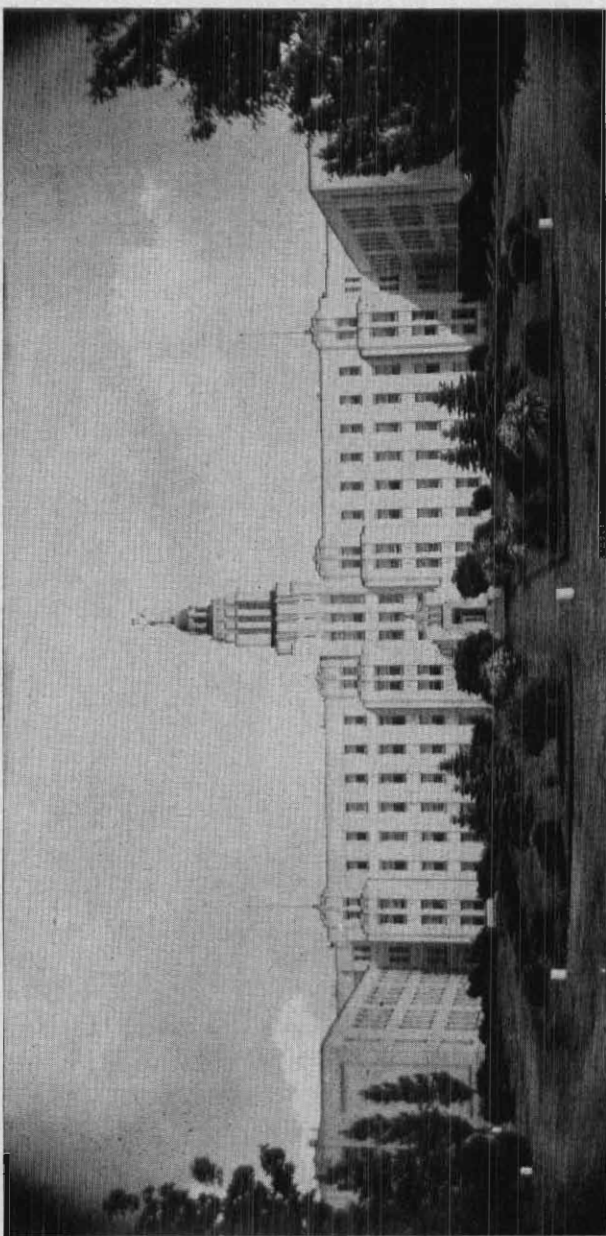
L'Institut des Frères du Sacré-Cœur fut fondé en 1821, à Lyon (France), par le Révérend Père André Coindre, aux pieds de Notre-Dame de Fourvières. Le



R.P. ANDRE COINDRE

Très Honoré Frère Polycarpe, dont la cause de béatification suit actuellement son cours à Rome, fut le premier Supérieur Général des Frères du Sacré-Cœur.

Au cours de l'année 1847, l'Institut établissait sa première fondation en Amérique, à Mobile, au sud des États-Unis. En 1872, un nouveau rameau s'étendait jusqu'en Canada, plus précisément à Arthabaska. Les œuvres ontariennes débutèrent en 1910 par l'ouverture

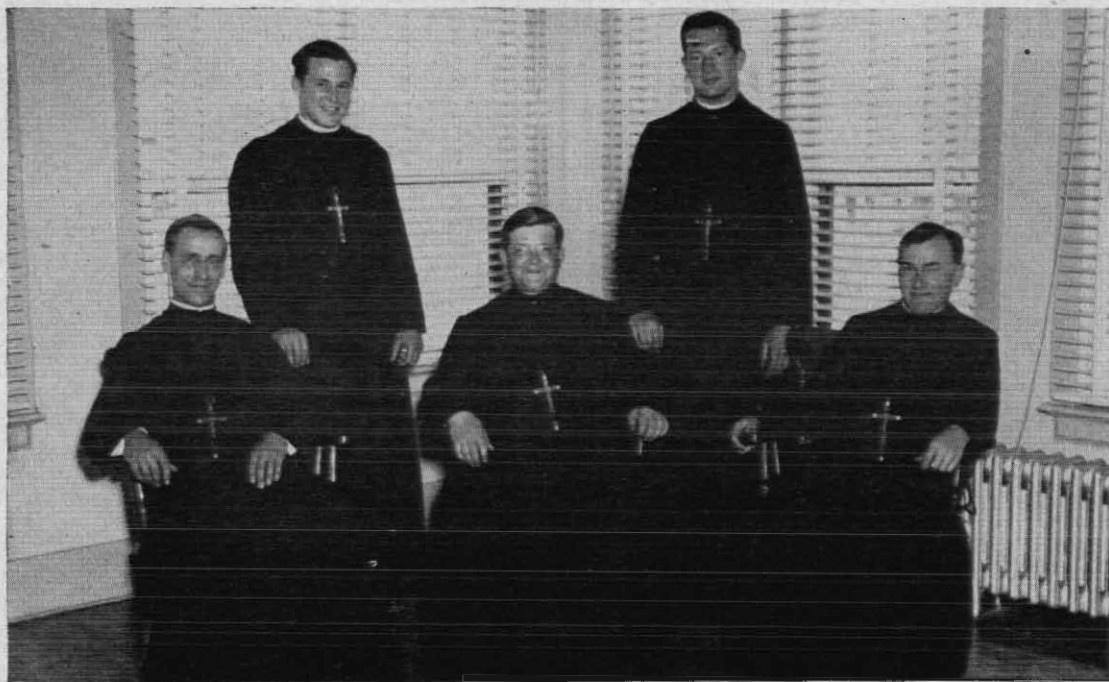


Maison-mère des Frères du Sacré-Cœur à Granby.

de l'école Saint-François d'Ottawa et deux ans plus tard, on reconnaissait à l'Institut une nouvelle province, celle de Saint-Hyacinthe. Depuis quelques années seulement, cette dernière province allégea son fardeau en donnant naissance à la province de Montréal à laquelle appartiennent les Frères de toute la partie située au nord du St-Laurent.

Le Révérend Père André Coindre aimait à répéter souvent cette devise qui lui était chère : « Mon œuvre est universelle ». Ces mots du grand missionnaire ne furent pas prononcés en vain, car l'Institut compte aujourd'hui plus de 2500 Frères répartis dans trois continents : l'Europe, l'Afrique et l'Amérique. Au delà de 57,000 élèves profitent de l'éducation et de l'enseignement des Frères du Sacré-Cœur. La communauté se développe rapidement, particulièrement au Canada et aux États-Unis ; de plus, elle possède de nombreuses missions en Europe : France, Espagne, Italie ; en Amérique du Sud : Argentine, Brésil, Chili ; en Afrique : Madagascar, Ouganda, Basutoland ; et depuis quelques années, en Haïti.

L'éducation chrétienne sous toutes ses formes et dans tous les pays du monde où l'appelle la voix de la sainte Église : voilà bien le premier but de l'Institut des Frères du Sacré-Cœur. Pour la province de Montréal, le Mont-Sacré-Cœur de Granby accueille tous les jeunes désireux de devenir, un jour, Frères du Sacré-Cœur. Le temps de probation est divisé en trois parties que l'on nomme : juvénat, noviciat et scolasticat ; en tout, à peu près six ans. La maison-mère de l'Institut, autrefois en France, est actuellement transférée à Rome ; le Révérend Frère Albertinus en est le Supérieur général actuel. Il n'a qu'un désir : voir son Institut s'étendre aux quatre coins du monde afin que le Sacré-Cœur soit connu et béni de tous.



*1ère rangée : Frère Victorien, Fr. Charles Auguste (supérieur), Frère Raoul,
Frère Faber, Frère Marc-Antoine.*



CHŒUR DE CHANT DE L'ÉCOLE BOUCHARD

Première rangée, de gauche à droite : Rév. Frère Hébert, s.c. (directeur actuel), François Izzard, Germain Gratton, Guy St-Onge, André Lafleur, Yves Monette, Gilles Pilon, Donald Campbell, Robert Crépin, Gilles Paquin, Robert Charlebois, Royal Lemay, Guy Charlebois. *Deuxième rangée :* Maurice Ouellette, Guy Proulx, Serge Briggs, Marcel Guitard, Gilles Lepage, Ronald Moore, Gaëtan Ouellette, Jn-Guy Lemay, Gilles Lafleur, Pierre Dubois, André Racicot, Gaëtan Paquin, Garry Racine. *Troisième rangée :* Bernard Guitard, Jn-Claude Pilon, Marcel Lépine, Réjean Bigras, Louis Clément, Paul Béveillard, Gaëtan Hébert, Georges Raymond, Paul Ménard, Claude Demers, Richard Racine, Marcel Lépine. *Quatrième rangée :* Gaëtan Briand, Michel Berlinguette, Réjean Filion, Jean Léveillé, Ralph Harding, Ernest Lapointe, Maurice Joly, Gérard Binette.

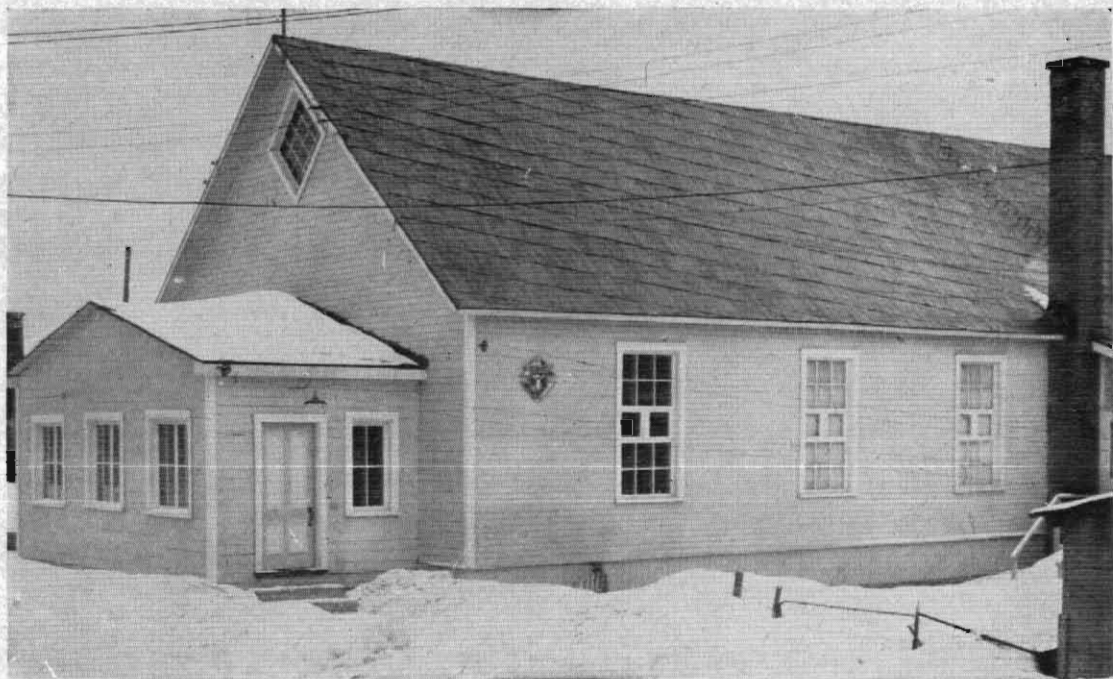
III — ŒUVRES SOCIALES CATHOLIQUES

CHEVALIERS DE COLOMB

Les pionniers chez les chevaliers de Colomb datent de la première guerre et des débuts de 1920 ; parmi ceux-ci, notons MM. Fred Brunelle, H. Pariseau, D. Lépine, D. Diotte, W. Diotte, L. Cousineau, C.-A. Martineau, E. Hébert, A. Carrière, monsieur le curé V. Bouchard, A. Parisien, etc., etc...

À cause de la distance qui nous séparait de Saint-Jérôme, en 1928 on décida d'organiser un sous-conseil, qui commença ses activités à l'automne de 1928. La salle Émile Hébert, située au-dessus du magasin actuel de J.-C. Saint-André servait de lieu de réunion. M. A. Brunelle fut le président du sous-conseil et monsieur C.-A. Martineau en fut nommé secrétaire. On avait tables de pool, tables de cartes et divers amusements. Il y avait deux réunions par mois et environ 60 chevaliers en suivaient assez régulièrement les activités. En 1930, lors de la fondation du conseil de Lachute, le sous-conseil fut désorganisé et les chevaliers furent transférés à Lachute. La salle fut fermée et plusieurs abandonnèrent le groupement, ne pouvant facilement se rendre à Lachute pour les réunions.

Malgré tout, on fit un certain travail et le 11 décembre 1947, monsieur A. Brunelle écrit une lettre de demande au député du district, M. E. Lalande ; celui-ci lui indiqua le procédé à suivre pour réaliser la fondation d'un conseil local.



LOCAL DES CHEVALIERS DE COLOMB

Autrefois, c'était la chapelle primitive, construite par M. le Curé Montour.

La première réunion quasi officielle pour sa fondation eut lieu le 18 décembre 1947 à l'hôtel Carrière. Étaient présents MM. A. Brunelle, Émile Hébert, M. Danis, E. Lavoie, R. Neveu, A. Lacasse, A. Bourgon, D. Lépine, Y. Cyr et C.-A. Martineau. On décida de former un comité provisoire avec M. A. Brunelle, comme président, et M. C.-A. Martineau, comme secrétaire-trésorier. On dressa la liste des chevaliers en règle et le moyen possible des recrues éventuelles.

La réunion suivante du même comité provisoire eut lieu le 7 janvier 1948, puis une deuxième réunion eut lieu avec le comité de Lachute, le 13 janvier suivant. Le comité de Brownsburg présenta sa demande officielle de séparation avec 97 membres en règle dont 47 possédaient l'assurance en plus d'un ferme espoir d'augmenter l'effectif.

Le projet fut étudié sérieusement par les autorités de la chevalerie et le 22 février suivant on suggéra M. le curé V. Bouchard, comme aumônier du futur conseil, plus le Docteur A.-R. Côté, comme médecin, et enfin M. A. Lacasse comme secrétaire-financier.

Tout alla si bien que le 5 mars suivant eut lieu la grande assemblée de fondation à la salle du couvent, sous la présidence du député du district, Le D^r E. Lalande. Un grand nombre de membres y assistèrent. On décida la fondation définitive, puis ce fut l'élection du premier conseil, qui donna le résultat suivant : M. l'abbé V. Bouchard, aumônier ; M. A. Brunelle, Grand Chevalier ; MM. E. Lavoie, J.-R. Lépine, A. Lacasse, C.-A. Martineau, R. Hébert, H. Pariseau, M. Danis, A. Lepage, A. Larose, A. Bourgon, J. Lacasse, O. Charbonneau et R. Neveu, officiers. Après la déclaration de fondation, on lança comme première œuvre des Chevaliers, la campagne de souscription pour l'Uni-



CONSEIL DES CHEVALIERS DE COLOMB

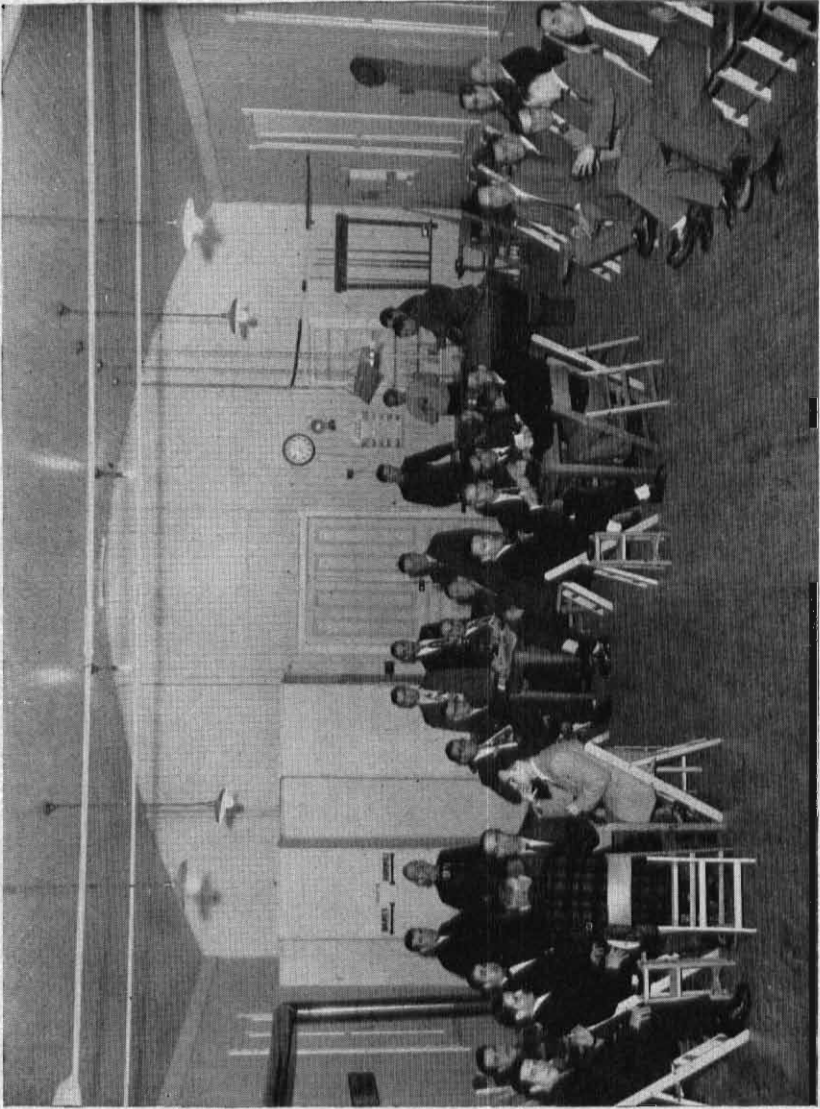
De gauche à droite, 1ère rangée : F. Brisson, M. l'abbé Paul Manseau, M. Roger Raymond, Grands Chevaliers, D. Diotte et C.A. Martineau. 2ème rangée : E. Dupuis, I. Forget, A. Lacasse, G. Ouellette, O. Danis, H. Lemay, J.L. Charron, Ph. Paquette et V. Langlois.

versité d'Ottawa. M. le D^r Côté fut choisi comme président, aidé de M. J.-D. Lépine et M. l'abbé Manseau. Chacun y mit sa large part et on obtint un magnifique succès : \$16027.00

La première salle occupée par le conseil fut le local situé au-dessus du garage Lépine, avenue des Érables, à raison d'un loyer de \$500.00 par an ; le conseil devait en plus défrayer le coût de l'électricité et du chauffage. Une première initiation eut lieu le 12 septembre 1948, puis une seconde à Brownsburg et une troisième le 5 décembre à Lachute. Les chevaliers ont continué à se dévouer au service de l'Église.

L'exiguïté du local et le coût élevé des dépenses d'entretien firent songer à changer de local. On se fixa définitivement sur la salle paroissiale, que M. le Curé et MM. les marguilliers ont décidé de louer aux Chevaliers de Colomb à raison de \$10.00 par mois, mais ces derniers s'engageaient à faire le ménage nécessaire, à savoir l'installation de l'eau courante des salles de toilettes, tables de jeux, etc... ameublement. Le tout occasionna une dépense de plus de \$1500.

Actuellement le conseil comprend 182 membres en règle et 9 membres ne sont pas en règle et de ce nombre 77 participent au système d'assurance des Chevaliers de Colomb. Le Grand Chevalier actuel, M. Roger Raymond, est digne de ses prédécesseurs par son activité et son zèle.



DETENTE A LA SALLE DU CONSEIL

LE CERCLE DES FERMIÈRES

Le 4 mai 1947, pour répondre à la demande de quelques dames et jeunes filles qui, avec l'aide de l'abbé P. Manseau, avaient fait pression auprès du ministère de l'Agriculture pour avoir un cercle de Fermières dans Brownsburg, Mlle Champoux, déléguée du ministère et organisatrice des cercles, vint fonder notre cercle. Plus d'une centaine de dames s'étaient réunies dans la salle du couvent à cette occasion et un premier conseil fut fondé comme suit :

Présidente : Mme Josaphat Lacasse

Vice-présidente : Mme Armand Bourgoïn

Sec. trésorière : Mme Roger Raymond

Biblio. lectrice : Mme Emmanuel Racine

1^e Conseillère : Mlle Georgette Blanchard

2^e Conseillère : Mme Wilfrid Diotte

3^e Conseillère : Mme Armand Martineau

Président honoraire : M. le curé V. Bouchard

Aumônier : M. l'abbé P. Manseau

Agronome : M. Paré, Lachute

Le cercle fut placé sous la protection de Notre-Dame du Perpétuel Secours, et la devise fut la suivante:

Entraînons-nous — Soyons utiles.

Confectionnons nos vêtements à domicile.

Il fallait maintenant trouver un local pour les assemblées ; après bien des démarches, on frappa à la porte de la commission scolaire qui mit à notre disposition une petite salle sise au soubassement du couvent. C'est là que se fit le début de notre cercle ; les dames



CONSEIL DES DAMES FERMIERES

Mesdames R. Raymond, Sec., Odilon Brisson, Emile Hébert, présidente, Maurice Lavoie, Dolor Charron.

encouragées par ce mouvement qui n'a qu'un but — s'aider et s'entraider — se firent un devoir d'assister nombreuses aux assemblées. En septembre 1947, pour subvenir aux dépenses qu'occasionnait l'achat d'un métier, on organisa une partie de cartes ; les recettes furent si bonnes qu'une commande fut placée immédiatement, et c'est avec joie que les fermières suivirent leur premier cours de tissage gratuit en février 1948.

À la fin de la première année, soit en août 1948, une première exposition locale était tenue ; les travaux étaient nombreux, prouvant ainsi que les dames et jeunes filles prenaient un intérêt croissant au groupement féminin. Afin de récompenser les fermières de leur assiduité, chaque année un prix de \$5.00 est tiré au sort parmi les personnes qui n'ont pas plus de deux absences et un prix de \$2.50 parmi les personnes qui ont moins de cinq absences.

À plusieurs reprises, les membres ont bénéficié de cours gratuits donnés par le ministère de l'Agriculture : cours de tissage, couture, chapeaux.

En septembre 1949, alors que l'école Bouchard avait été agrandie, le cercle eut le bonheur de partager un nouveau local. Chaque mercredi soir, la salle est ouverte, et les dames et jeunes filles peuvent s'y rendre pour causer ou travailler. Aujourd'hui, trois métiers sont mis à la disposition des membres. Le cercle est en un mot une école, mais un peu différente des autres, puisque toutes peuvent être professeurs et élèves à la fois, faisant partager à leurs compagnes leurs connaissances, et puisant dans les causeries et démonstrations qui leur sont données aux assemblées mensuelles des conseils qu'elles mettront à profit dans leur vie de ménagères.

En juin 1950, après bien des démarches entreprises

par Mme Dollard Charron alors présidente, le cercle bénéficiait d'un local à l'exposition de Lachute avec un montant de \$150.00 accordé par la Société d'Agriculture pour aider à défrayer le coût des prix accordés aux fermières.

Le Conseil actuel du cercle est formé comme suit :

- Mme Émile Hébert : *présidente*
- Mme Dollard Charron : *vice-présidente*
- Mme Xavier Dicaire : *1^e conseillère*
- Mme Odilon Brisson : *2^e conseillère*
- Mme Noël Proulx : *3^e conseillère*
- Mme Roger Raymond : *sec. trésorière*
- Mme Maurice Lavoie : *biblio-lectrice*

L'aumônier actuel est M. l'abbé F. Coursol.

Le Cercle de Fermières constitue donc un lieu de rencontre où les membres discutent de leurs travaux en faveur du foyer familial et mettent en commun leur expérience respective pour accroître leur valeur individuelle et leur rayonnement dans et pour la famille chrétienne.

C'est avec bonheur que nous verrions beaucoup plus nombreuses les jeunes filles se grouper dans notre cercle, persuadées qu'elles y puiseraient des conseils et connaissances qui leur seraient d'un précieux secours dans le rôle qu'est celui de l'épouse et de la mère chrétiennes.

LE CERCLE AVE MARIA
DES FILLES D'ISABELLE DE BROWNSBURG

Conseil 836

Fut fondé le dimanche 16 avril 1950. Cette première initiative eut lieu dans le soubassement du couvent où quarante-huit membres furent initiées sous la direction de Mme A. De Nase *ex-régente d'État*, aidée de Mlle Antoinette Carrière, Mme Léo Monette et Mme R. De Repentigny. Les conseillères élues à la première assemblée, qui suivit cette initiation, furent :

- Sœur Anne Maillot : *régente*
- Sœur R. De Repentigny : *vice-régente*
- Sœur Georgette Blanchard : *ex-régente honoraire*
- Sœur Germaine Denault : *secrétaire financière*
- Sœur Jeanne Monette : *trésorière*
- Sœur Antoinette Carrière : *secrétaire archiviste*
- Sœur Suzanne Carrière : *chancelière*
- Sœur Léonie Marcoux : *gardienne*
- Sœur Louise Lépine : *monitrice*
- Sœur Réjeanne Cyr : *syndic 3 ans*
- Sœur Rose Séguin : *syndic 2 ans*
- Sœur Lucienne Lacasse : *syndic 1 an*
- Sœur Annette Castagner : *pianiste*
- Sœur Madeleine Carrière : *garde intérieure*
- Sœur Marie-Laure Lacasse : *garde extérieure*
- Sœur Georgette Amyot : *1^o guide*
- Sœur Germaine Paquette : *2^o guide*
- Sœur Benoîte Lafleur : *porte-bannière*



LE CONSEIL DES FILLES D'ISABELLE

1ère rangée : Mme Germaine Deneault, M. l'abbé Coursol, Mme Adrien Lacasse. *2ème rangée :* Mme Rita Monette, Mme Rita Foucauld, Mme Roger Raymond, Mme Léonie Marcoux, Mlle Suzanne Legault, Mlle Lilia Sauvé. *3ème rangée :* Mlle Rose Séguin, Mme Réjeanne Cyr, Mme Fleurette De Répentigny, Mme Omer Carrière.

Au début comme notre cercle n'avait pas de salle, les réunions mensuelles eurent lieu chez les membres qui avaient la gracieuseté de mettre leur maison à notre disposition. En septembre 1950, les Chevaliers de Colomb offrirent leur salle pour les assemblées mensuelles, moyennant une légère rémunération. Depuis cette date, chaque deuxième lundi du mois une assemblée régulière est tenue, et les membres se font un devoir d'y assister nombreuses.

Différentes organisations furent organisées afin de subvenir aux besoins de notre cercle et aider les œuvres paroissiales et charitables.

Depuis, des membres furent initiées à Rigaud, St-Eustache et Grenville. En septembre 1951, lors du congrès provincial des Filles d'Isabelle tenu à Magog, Sœur Fleurette De Repentigny et Sœur Marguerite Raymond furent déléguées par le cercle Ave Maria, pour assister à ce congrès qui dura trois jours.

En octobre 1951, les élections annuelles furent tenues avec le résultat suivant :

- Sœur Marie-Laure Lacasse : *régente*
- Sœur Marie-Anne Maillot : *ex-régente*
- Sœur Fleurette De Repentigny : *vice-régente*
- Sœur Marguerite Raymond : *sec. archiviste*
- Sœur Germaine Denault : *sec. financière*
- Sœur Jeanne Monette : *sec. trésorière*
- Sœur Lucienne Lacasse : *syndic 3 ans*
- Sœur Réjeanne Cyr : *syndic 2 ans*
- Sœur Rose Séguin : *syndic 1 an*
- Sœur Léonie Marcoux : *gardienne*
- Sœur Louise Lépine : *monitrice*
- Sœur Madeleine Carrière : *garde intérieure*

Sœur Rite Morissette : *garde extérieure*

Sœur Suzanne Legault : *chancelière*

Sœur Annette Castagner : *rédactrice*

Sœur Annette Castagner : *pianiste*

Sœur Germaine Paquette : *1^e guide*

Sœur Germaine Desjardins : *2^e guide*

Sœur Alberta Sauvé : *porte-bannière*

Actuellement, notre cercle compte 63 membres, et nous espérons que chaque année d'autres s'ajouteront dans nos rangs.

M. l'abbé Ferdinand Coursol s'occupe de notre groupement, à titre d'aumônier.

TERRAIN DE JEUX

Dans ce chapitre de nos œuvres paroissiales, il est une œuvre sociale qui mérite toute l'attention de notre milieu : notre centre de loisir. Ce n'est pas une œuvre parfaite, mais le travail accompli ici peut servir d'exemple à plusieurs centres, qui ne réussissent pas à faire l'unité autour d'un projet qui pourrait développer l'esprit civique.

Cette œuvre intéresse toute notre population. Pour les jeunes, le terrain de jeux est un symbolisme de vie avec ce qu'elle offre de plus beau et de plus gai, un ensemble de jeux et d'amusements divers, qui développent leur imagination vivace. Ce sont les bains à la piscine à eau profonde, les piques-niques, les fêtes champêtres, qui les magnétisent.

Pour les hommes d'âge mûr, on apprécie cette œuvre, parce que c'est une réalisation née de la plus intelligente et persévérante collaboration dans le but de préparer à la jeunesse, qui grandit, un avenir plus heureux, parce que mieux préparé. C'est au surplus la matérialisation d'un rêve apparemment irréalisable, sous la poussée d'un enthousiasme communicatif : enthousiasme soutenu par la vision quasi-prophétique d'un projet beaucoup moins considérable que réalisé mais qui allait combler dans notre municipalité un déficit bien réel, puisqu'on avait pensé à tout, sauf les loisirs de l'enfant et en tirer tout le profit possible pour sa formation morale, intellectuelle et physique.

Pour les plus vieux, cette œuvre réveille en eux la nostalgie des jours passés. Tous veulent s'unir dans cette célébration et d'aucuns répètent sans envie : « Petits enfants, jouez, courez, chantez... Profitez bien du printemps de la vie. Trop tôt, hélas, vous verserez des pleurs !... »

Une œuvre de ce genre a des origines souvent obscures, mais d'autant plus providentielles.

Il y a en effet plus de 7 ans, le 28 janvier 1945, un groupe de citoyens se réunissait à la salle du couvent ; on aime à se rappeler les noms des MM. A. Lacasse, L. Carrière, Omer Danis, C. Lacasse, J. Lemay, A. Larose, E. Lépine et l'abbé P. Manseau, alors nouveau vicaire. Ce groupe devait se réunir pour étudier le moyen d'aider la commission scolaire à rencontrer ses obligations, tout en complétant le matériel scolaire par des organisations. Le problème des loisirs fut vite amené sur le tapis par M. le Vicaire, qui s'était occupé des



LE COMITE FONDATEUR DU TERRAIN DE JEUX

1ère rangée : MM. A. Lacasse, Prés., l'abbé P. Manseau, V. Bouchard, C. Lacasse et R. Deshaies. *2ème rangée* : A. Poirier, E. Lépine, A. Larose, O. Danis, L. Carrière et H. Lemay.

terrains de jeux à Hull. Après avoir étudié un bon moment ce dernier point, il fut décidé à l'unanimité de voir à donner à nos enfants au moins quelques loisirs. Le premier point fut l'organisation d'une patinoire. Mais tout en faisant ce travail, on envisageait le problème des vacances de l'été et l'établissement d'un terrain de jeux ; on comprit que la construction d'une piscine à eau profonde était d'une nécessité absolue, si on veut attirer et garder notre jeunesse à l'œuvre.

Le coût d'une telle réalisation et surtout le travail préparatoire, à savoir, le nivellement de la cour,



LOCAL DE REUNION POUR LE TERRAIN
DE JEUX.

Ce local mesure 35 pieds par 28 pieds. Il sert pour les loisirs des jeunes en tout temps de l'année.

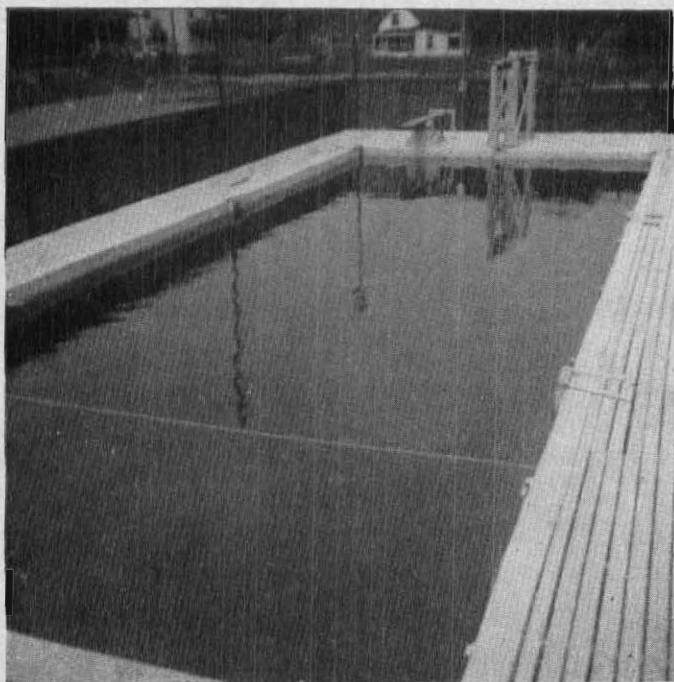
le creusage pratiquement dans le roc furent des objections sérieuses. Après plusieurs discussions, on décida de procéder en organisant le travail bénévole, chacun suivant son métier avec le slogan : « Tous ensemble pour nos jeunes ». Le résultat fut magique. Avec \$300. en caisse, résultat d'une partie de cartes organisée par M. Cyprien Lacasse, principal de l'école, on entreprit une œuvre qui coûta plus de \$15,000.00. Tout le travail fut bénévole, sauf là où la machinerie fut indispensable et quelques autres travaux plus spécialisés. Le 15 avril 1945, on commençait le creusage de la piscine. Les difficultés ne manquèrent aucunement. Il fallut même creuser un égout propre à la piscine, à cause du dénivellement du terrain. Le canal nécessaire mesurait 290 pieds de long par 4 de largeur et 7 de hauteur. Chaque soir, une vingtaine de jeunes gens ou hommes venaient travailler chacun suivant son métier et ce, gratuitement. Ce travail bénévole est encore à l'honneur aujourd'hui, suivant les besoins de l'œuvre et c'est sa seule condition de survie, si on considère les faibles revenus de la part des corps publics. Nous devons rendre hommage à M. le curé Bouchard dans la réalisation de cette œuvre qui prouva son appréciation par un don très substantiel de plus de \$3000.00 et cet encouragement ne s'est jamais démenti depuis.

En juin 1945, on coulait le ciment de la piscine, qui mesurait 75 pieds de long par 26 pieds de large et la profondeur la plus grande est de 9 pieds.

Il fallait construire un local, qui servirait en toute saison. C'est une petite maison de 28 pieds par 35 pieds qui comprend une cave de plus de 6 pieds et un étage et demi. Grâce à la collaboration générale, cette construction, finie papier brique, ne coûte que \$73.00 de main-d'œuvre ; c'est une sorte de record dont la population s'enorgueillit. On compléta le tout par l'installa-

tion de balançoires, etc... Depuis, le terrain est clôturé et muni de fonciers neufs pour la plupart. Malgré ses imperfections, nous jouissons d'un beau centre récréatif et d'été et, en plus, une patinoire pour l'hiver.

Depuis les tout premiers temps, la messe chaque matin pour les enfants est facultative, mais ceux qui atteignent une certaine moyenne ont droit à un pèlerinage au terme de l'été, ce qui est chaque été un stimulant remarquable à la piété : belle contribution pour une œuvre de préservation comme celle-là.



LA PISCINE

Elle mesure 74 pieds de long par 24 pieds de large.
La profondeur débute à 18 pouces et va jusqu'à 8 pieds
et 6 pouces.



Profitez
des plaisirs
de
la vie.



Balçoires
où on
aime
s'amuser.



On ne saurait passer sous silence le travail obscur de tous les moniteurs et monitrices. Je me contenterai de citer les noms de la première monitrice Mlle Hu-

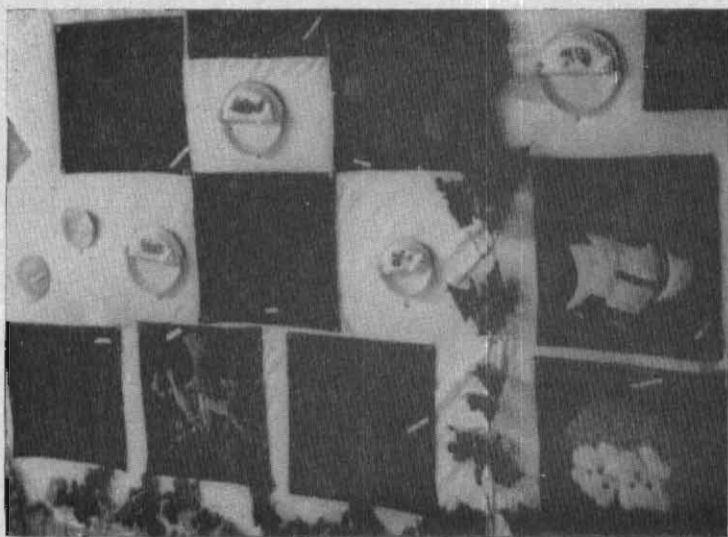


Deux responsables du début ou des temps héroïques. A gauche Mlle Huguette Lamarche et à droite Mlle Yolande Martineau, qui dirigèrent les activités durant plus de 4 années.

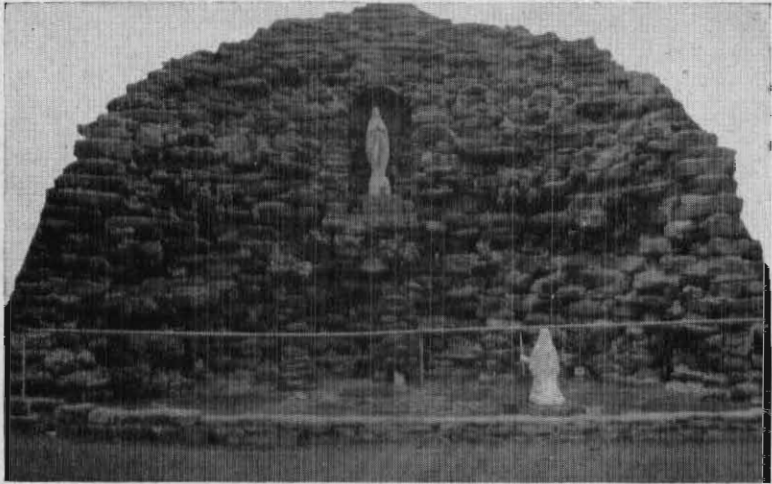
guette Lamarche, et celui de Mlle Yolande Martineau, qui s'occupa de nos jeunes pendant cinq années consécutives et qui encore dirige la préparation de nos jeunes dirigeants pour l'été.

Au cours de l'été 1948, on a introduit, grâce à l'aide de M. et Mme Joseph Goyette, une classe de

Travail
réalisé par
les
garçons.



Travail manuel réalisé par les filles.



Un coin délicieux du terrain de jeux.

travail manuel ; cours très apprécié, si bien que ce premier pas a déterminé le gouvernement ainsi que MM. les commissaires à instaurer des cours de travaux manuels réguliers aux écoles.

À l'été 1949, les efforts ont surtout porté sur le travail spécialisé de culture physique, avec l'aide d'une religieuse de Sainte-Croix. Effet du hasard on a désormais établi la culture physique au programme d'étude de nos filles.

Comme l'œuvre est essentiellement une œuvre de préservation et de formation religieuse, il était normal que la Vierge soit à l'honneur et c'est ainsi qu'on construisit, grâce à des dons généreux, une grotte où les enfants font la prière avant et après leurs jeux au terrain et qui sert en certaines circonstances de lieu de pèlerinage paroissial.

Notons que la journée au terrain est une journée bien remplie, qui commence par la messe de 8 heures où les présences enregistrées sont nombreuses.



Un groupe de jeunes aux pieds de la Vierge.



Pèlerinage de la messe pour ceux qui conservent 90% d'assistance à la messe du matin durant les vacances.

Cette assistance à la messe leur donne droit à un pèlerinage. Par le passé ils sont allés à St-Faustin, Ottawa, Cap-de-la-Madeleine, etc...

Les activités sur le terrain débutent à 10 heures pour se terminer à 4 heures 30. Le tout se partage entre les jeux, les bains à la piscine, les excursions, les travaux manuels, les représentations cinématographiques à certains jours, etc...

Toutes les activités sont entièrement dirigées par les monitrices et moniteurs, qui sont tous des enfants finissants de nos écoles ou des élèves qui sont pensionnaires dans les maisons d'éducation de l'extérieur. Tous ces apôtres se dévouent gratuitement sous un soleil de feu, chaque jour de l'été. Comme récompense, la direction organise un voyage d'étude pour ces 7 ou 8 jeunes, qui donnent ainsi leur temps. Ce fut Québec, Niagara Falls, New-York, Boston et la Nouvelle Angleterre, Chicago, etc..., ce qui les récompense en leur permettant d'agrandir leur champ de connaissances. Depuis 8 ans, un seul événement désastreux s'est produit, en 1950 au terme du voyage de Chicago, alors qu'un accident conduisit à l'hôpital M. l'abbé Manseau et les autres voyageurs ; Mlle G. Racine ne put marcher avant 6 mois ; Mlle L. Proulx passa trois mois dans l'immobilité ; MM. B. Therrien et F. Lépine et Mlle L. Raymond furent hospitalisés pour un temps plus ou moins long. Pratiquement aucune trace n'est demeurée si ce n'est la perte d'un œil de M. l'abbé Manseau.

*

* *

Si l'œuvre des loisirs s'est occupée des loisirs d'été, c'est tout au cours de l'année qu'elle exerce ses activités. D'ailleurs la première réalisation fut la confection des « bandes », qui devaient servir à la patinoire. En effet, M. C. Lacasse, principal de notre école, avait déjà ramassé quelque argent à cette fin et il a généreusement consenti à tout mettre en commun et c'est ainsi que nous avons une patinoire de 190 pieds de long par 86 de large. Elle est abondamment éclairée par plus de 10000 watts. Le comité du bien-être de la jeunesse, qui avait la direction de ce centre des loisirs, dirigea les



L'hiver aussi on s'amuse.

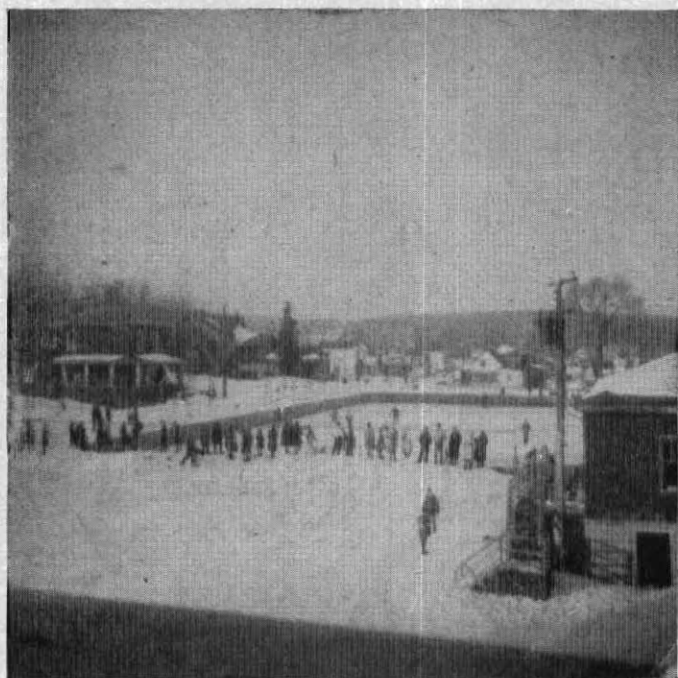
La glissoire.

activités de la patinoire, qui était alors la seule existante dans Brownsburg.

Depuis trois ans, une nouvelle amélioration fut la glissoire. Cette innovation apporte une autre distraction aux loisirs des enfants, qui occupent très agréablement les premiers jours de l'hiver et plusieurs journées où la patinoire n'est pas utilisable.

Depuis trois ans les religieux ont la responsabilité de la glissoire.

La paroisse a l'avantage d'avoir un centre de loisir indépendant de toute influence politique, ce qui permet une liberté d'action très utile.



Une partie chaude même en hiver ! La patinoire mesure 190 pieds par 86 pieds. Cette patinoire est éclairée par un système électrique de 10,000 watts.

ŒUVRE DE LA BONNE PRESSE

Notre Souverain Pontife, le pape Pie XII, soutient, à la suite de ses prédécesseurs, que la bonne presse, et en particulier le journal catholique, est l'œuvre des œuvres. Au cours d'une audience qu'il accordait aux journalistes catholiques, lors d'un congrès tenu à Rome en 1929, Pie XI fit cette importante déclaration : « Et comme l'Action catholique est la grande voix et la grande lumière dont elle (la société) a besoin, ainsi les journalistes devront faire tout ce qui est en leur pouvoir pour l'aider et l'appuyer. De cette assistance et de cet appui, de cette aide et de cette coopération découlera cette coordination unique du problème de l'Action catholique, sans laquelle ce serait un miracle (qui ne peut se demander qu'à Dieu) d'obtenir quelque résultat pratique et quelque succès véritable. »

C'est dans l'esprit de ce désir de notre Saint-Père que vint la première suggestion pratique de fonder un journal local, à l'automne de 1946. Après l'organisation des loisirs, nous sentions le besoin de centraliser les mots d'ordre et d'unifier les forces pour un meilleur résultat de l'apostolat. Le pionnier de cette œuvre fut monsieur Gaston Proulx, professeur émérite de notre école. Il en discuta avec M. l'abbé Manseau qui, de son côté, songeait un peu à ce projet. Après avoir tracé ensemble les lignes générales, il fut décidé de s'adjoindre un autre collaborateur dans la personne de M. Jacques Froment. Immédiatement, on lança une campagne d'annonces et d'abonnements à ce journal, qui devait paraître en janvier 1947. On fit un concours pour trouver

un nom à notre publication et celui de « Rapporteur » fut choisi. Plusieurs ont eu la malice de dire qu'il portait bien son nom. De toute façon, il trouve la faveur populaire dans près de 500 foyers, qui versèrent leur cotisation de \$1.00. Le petit journal était mensuel et contenait 16 pages.

Au terme de la première année d'activité, M. Gaston Proulx dut abandonner à cause d'un surcroît de travail. L'œuvre perdait un excellent collaborateur. M. Florian Guitard accepta la succession et, avec MM. l'abbé P. Manseau et Jacques Froment, il continua l'œuvre commencée. Cette fois, espérant que le journal remplisse mieux sa mission d'éducateur, il fut décidé de s'affilier à « Ma Paroisse » de Montréal. Cette nouvelle présentation permettait de profiter des articles de valeur écrits par les pères jésuites.

Notre bulletin attira l'attention des gens de langue anglaise qui tenaient à s'unir à notre œuvre pour bénéficier des avantages particuliers qui en ressortaient manifestement, bien que mensuelle. Un comité d'organisation, composé de MM. Florian Guitard, C.-A. Martineau, V. Trayer, Syd Stilweel assistés de M. l'abbé P. Manseau comme modérateur, se mit en marche. En tout premier lieu, on adopta un nom parfaitement bilingue « Bulletin » de Brownsburg. Ce journal devait être bi-mensuel et contenir au moins 18 pages de texte chaque fois. Autre nouveauté, on décida de se procurer le nécessaire pour imprimer cette publication chez nous au moyen d'une machine à polycopier. Ce fut un travail gigantesque, qui demanda une grande et persévérante collaboration de la part d'aides bénévoles. De juin 1949 à la fin de 1950, le Bulletin apporta régulièrement son apport à la vie paroissiale et communautaire de Brownsburg un élément précieux, au dire de chacun.

Au début de 1951, on commença à parler de la fondation d'un journal français pour tout le comté d'Argenteuil, où Brownsburg aurait tout l'espace désiré. Cette nouvelle proposition, qui semblait bien réaliser notre but, incita la présente organisation à discontinuer ses activités en faveur de cette publication, qui serait une version du « Watchman » de langue anglaise. Le travail fut lent ; mais depuis le mois de mars dernier, nous lisons l'Argenteuil chaque semaine et il contribue à élargir les horizons de chacun. M. Gaston Proulx en est notre correspondant officiel.

Nous comptons bien que cette œuvre de la bonne presse, commencée chez nous il y a déjà quelques années, continuera son but avec l'Argenteuil pour le plus grand bien de toute notre population.

LES CERCLES LACORDAIRE ET SAINTE JEANNE D'ARC

Le cercle Lacordaire est, au dire de tous, le mouvement sur lequel on fonde le plus d'espoir parce qu'il répond à un grand besoin. Ce mouvement d'abstinence totale demande un grand esprit de sacrifice, voilà pourquoi il fait tant de bien.

M. l'abbé Manseau, Lacordaire depuis janvier 1943 et ancien aumônier du cercle Saint-Joseph de Hull, sema cette idée très tôt après son arrivée à Brownsburg, mais cette semence fut lente à produire parce que les fausses traditions de nos ancêtres étaient trop implantées chez notre population plutôt cosmopolite. Ce ne fut que le 16 janvier 1949, à l'occasion de la première réunion d'étude à Lachute, que M. Joseph Goyette signa une carte d'adhésion au mouvement. Enfin un pas était fait, la glace était brisée ; il ne fallait pas se faire de trop beaux rêves...

Au cours du mois de septembre suivant, M. Félicien Lamarche présidait chez nous, à l'école Bouchard, une première réunion du mouvement à Brownsburg ; M. l'abbé F. Coursol se joignit au mouvement et s'en occupa même à titre d'aumônier quelque temps ; puis, le travail de St-Michel devenant plus prenant avec la saison de l'été, M. l'abbé Manseau reprit la direction du cercle, poste qu'il occupe encore.

Le 22 décembre 1949, M. Lambert, médecin hygiéniste, vint entretenir notre population sur le sujet. C'était la première réunion publique à Brownsburg. Une dizaine de personnes se joignirent au cercle. Les résultats des autres réunions furent moins brillants. Cependant, au cours des réunions publiques de 1950 et 1951,



LE COMITE EXECUTIF DES CERCLES LACORDAIRE
ET JEANNE D'ARC POUR 1951-52

1ère rangée : M. Napoléon Denis, Président, M. l'abbé P.
Manseau, aumônier et Mlle Jeanne Cadieux.

2ème rangée : M. C.A. Martineau et Mlle Yolande Martineau.

plus d'une trentaine de membres vinrent grossir la liste des pionniers persévérants. Il fut question de fondation l'été dernier, mais la division du diocèse a retardé les choses. Nous continuons actuellement les réunions d'étude et nous avons près de 60 membres actifs. Il suffit de bien tenir, car il semble que la mentalité se fait à ce mouvement et à cet idéal.

Le conseil du groupement encore en formation est composé de MM. Napoléon Denis, président, Edgar Charlebois, vice-président, Mlle Jeanne Cadieux, présidente, Mlle Yolande Martineau, secrétaire, et Mme C.-A. Martineau, vice-présidente du groupe des Jeanne d'Arc. Monsieur l'abbé P. Manseau est aumônier du groupement.

PROPAGATION DE LA FOI

Notre paroisse a répondu à l'appel du Souverain Pontife demandant à l'univers de contribuer par des aumônes au soutien des missions étrangères. La congrégation des Dames de Sainte-Anne a accepté la tâche de propager cette idée. Le Directeur et la Directrice de nos écoles se sont toujours appliqués à cultiver chez les enfants l'esprit d'apostolat en faveur des missions étrangères.

Aujourd'hui, l'œuvre est solidement fondée et produit des résultats intéressants. Chaque année, au moins une conférence missionnaire avec projections est donnée aux enfants, tandis que la prédication à l'église une fois ou l'autre au cours de l'année entretient l'esprit missionnaire dans notre milieu.

M. le curé V. Bouchard est le fondateur et le directeur de cette œuvre.

ŒUVRE DES VOCATIONS

Depuis la fondation de l'Oeuvre des Vocations du diocèse d'Ottawa, notre paroisse a toujours fait sa part. L'organisation fut d'abord confiée à un groupe de zélatrices sous la direction de Mme Wilfrid Diotte. Pendant plusieurs années, on passait de porte en porte pour recueillir les offrandes en faveur des vocations, œuvre chère à monsieur le Curé (sa générosité toujours croissante en a aidé plus d'un chez nous). Cette première méthode fut remplacée par la collecte spéciale à la porte de l'église.

Le changement de diocèse en août dernier apporte un nouvel essor en ce sens. À date, l'organisation se porte chez les jeunes, qui doivent fournir au moins un sou par semaine. Le révérend Frère Directeur et la révérende Sœur Supérieure secondent admirablement bien cette œuvre, qui semble vouloir remporter un franc succès chez nous et qui contribuera sans doute à cet atmosphère de vocation.

Chaque année, la semaine de la vocation développe cet esprit chez nos jeunes et actuellement nous en avons plusieurs aux études dans les séminaires et les juvénats. Les vocations deviennent de plus en plus nombreuses. Le travail a été d'autant plus lent et ardu que notre paroisse n'a que 45 ans d'existence et que les premières générations venues ici ne sont que des étrangers pour qui le *primo vivere* avait son plein sens. Aujourd'hui, avec des semaines de l'avenir et l'orientation dans nos écoles, le nombre des vocations augmentera à un rythme intéressant, Dieu aidant.

Parmi les religieux et religieuses de notre paroisse, notons :

- 1) Frère Aubert (Laurier Ouellette), Frère Hospitalier de St-Jean de Dieu, fils de M. et Mme Ludger Ouellette.
- 2) Frère Louis Hébert, c.s.v., fils de M. et Mme Émile Hébert.
- 3) Frère Yvon Hébert, c.s.v., fils de M. et Mme Émile Hébert.
- 4) Sœur Marie de Sylvio, c.s.c. (Thérèse Clément), fille de M. et Mme Honoré Clément.
- 5) Sœur de St-Jean-de-Lys, c.s.c. (Liliane Bertrand), fille de M. et Mme Raoul Bertrand.
- 6) Sœur M. de St-Paul-Henri, c.s.c. (Alice Denis), fille de M. et Mme Isaïe Denis.
- 7) Sœur Marie Lucienna, s.s.a. (Alice Mailhot), Sœur Marie Gaudence, s.s.a. (Herminie Mailhot), Sœur Marie Lucienne, s.s.a. (Lucienne Mailhot), toutes trois, filles de M. et Mme Médéric Mailhot.
- 8) Sœur M. de Saint-Maurice du Sauveur, c.s.c. (Odette Bélisle), fille de M. et Mme Ovila Bélisle.
- 9) Sœur Marie de St-Norbert (Régina Michaud) des Sœurs du Bon-Pasteur, en mission au Japon.
- 10) Sœur M. de St-Ambroise de Milan, c.s.c. (Denise Monette),
- 11) Sœur M. S. Suzanne-Denise, c.s.c. (Marjolaine Brisson), fille de M. et Mme Odilon Brisson.
- 12) Frère Yvon Hébert, c.s.v., fils de M. et Mme Émile Hébert.
- 13) Sœur Thérèse Demers de l'Oeuvre Notre-Dame de la Protection, fille de M. et Mme Ludger Demers.

IV — CEUVRES D'ACTION CATHOLIQUE

ACTION CATHOLIQUE

Pour les adultes, à l'exception de la ligue du Sacré-Cœur, il n'y a pas de groupement de dénomination officielle d'action catholique, bien qu'en 1935 M. l'abbé Arsène Hébert qui se rendait à Brownsburg chaque semaine, organisa une section de la J.O.C.F. avec Georgette Blanchard, Irène Therriault, etc... Cette section survécut un certain temps. À son arrivée, M. l'abbé P. Manseau convertit le mouvement en cercle d'étude. Aujourd'hui, la congrégation des enfants de Marie tente de réaliser, sans en porter le nom, le programme de la J.O.C.F., par le contact individuel pour aider toutes les jeunes filles, et les réunions sont des cours de préparation à l'avenir, tel que proposé par le Comité central.

LIGUE DU SACRÉ-CŒUR

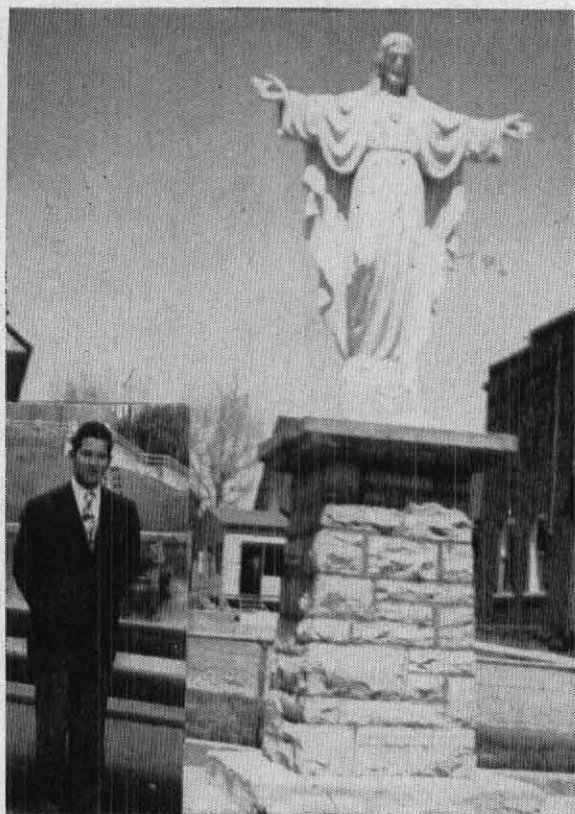
Les évêques du Canada ayant manifesté leur désir de voir s'établir la ligue du Sacré-Cœur afin d'endiguer les ravages du communisme, M. le Curé a confié à M. l'abbé Lascelles le soin d'organiser ce groupement chez nous.

À cette fin, le R.P. Senay, Jésuite, fut invité à se rendre à Brownsburg et, le 18 février 1941, après une retraite de trois jours la ligue du Sacré-Cœur fut fondée. 268 hommes et jeunes gens donnèrent leurs noms. Le premier conseil fut composé de M. Albin Brunelle, président ; il fut secondé dans sa tâche de MM. Rol-

land Marcoux, H. Lemay, L. Frappier, R. Hébert, A. Lacasse, C.-A. Martineau, V. Charbonneau, A. Larose, M. Danis et plusieurs autres chefs d'équipe. Des 268 premiers membres, plusieurs n'étaient ligueurs que de nom ; aussi le partage se fit si bien qu'après quelques années, on remarquait une centaine de véritables ligueurs. Les présidents successifs furent MM. Dolor Charron, Adrien Lacasse, Joseph Lavoie, Arthur Cardieux. Depuis son arrivée, M. l'abbé Manseau est en charge de ce pieux groupement.

La ligue a toujours travaillé à l'extension du règne de Notre-Seigneur par la dévotion au Saint-Sacrement sous toutes ses formes. Ce fut l'organisation des heures saintes et messes de minuit, au terme de chaque année, et plus tard à l'occasion du premier vendredi du mois. Notons les manifestations grandioses de la fête du Sacré-Cœur ainsi que les retraites fermées. Grâce également à l'esprit d'initiative de la ligue, on peut avoir chaque année la messe de minuit pour les enfants au couvent à l'occasion de la Noël. En résumé, la ligue a toujours été de l'avant pour les organisations de piété.

Les activités de la ligue ne se sont pas résumées là, car sous l'influence et la direction de M. Joseph Lavoie, aujourd'hui de Gatineau, il y eut le comité des activités sociales, qui a fait du beau travail. Grâce au système d'enquête, il y eut possibilité de faire un intéressant travail patriotique. C'est également sous sa suggestion que fut organisée la grande campagne du respect du dimanche que Nos Seigneurs les Évêques ont demandée de répéter au début de la présente année. Ici le travail était déjà fait grâce à l'activité des membres de la ligue du Sacré-Cœur.



POUR LA GLOIRE DU SACRE-CŒUR
CHEZ NOUS

M. Jean-Paul Neveu, qui a ramassé les dons et qui a vu
à l'exécution du magnifique monument au Sacré-Cœur.
La statue mesure 6 pieds et est en marbre de carrare.

Depuis longtemps, on envisageait la possibilité de concrétiser la dévotion au Sacré-Cœur sous forme d'un beau monument du Sacré-Cœur, don des paroissiens. Ce projet fut confié à M. Jean-Paul Neveu, qui mena si bien cette campagne, qu'en moins de quelques semaines, il s'assurait la somme d'argent nécessaire à une telle réalisation. Ce fut grâce à une souscription populaire et à des dons de nos groupements paroissiaux pour terminer ce qui manquait à la somme totale. Il est à noter que 90% de la somme fut donné par les journaliers et les ouvriers de chez nous. La statue a été importée d'Italie au coût de \$525. La base coûte plus de \$115. La statue est en marbre de Carrare. Le conseil du temps était MM. A. Cadieux, J.-P. Neveu, C.-A. Martineau, H. Frappier, S. Cadieux, F. Brisson et Alcide Leduc.

Depuis, les activités de la ligue s'appliquent surtout à l'heure sainte mensuelle et à l'organisation de la retraite fermée.

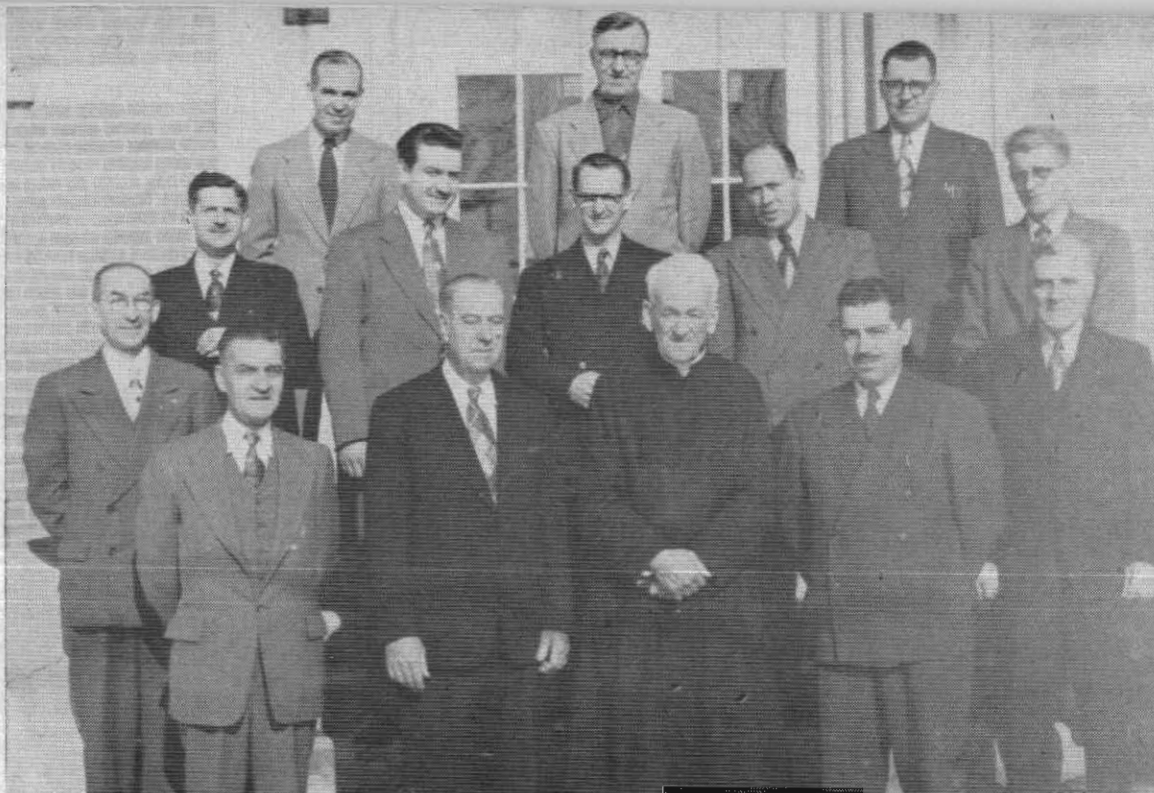
Le conseil actuel se compose de M. Arthur Poirier., prés., M. Vincent Charbonneau, sec., J.P. Neveu, Ph. Paquette, R. Quesnel. M. l'Abbé P. Manseau est l'aumônier actuel de la ligue.

V — ŒUVRES D'ÉCONOMIE

CAISSE POPULAIRE

Jamais la question économique ne s'est posée d'une façon aussi aiguë qu'à notre époque. La crise financière que nous traversons et la menace de l'inflation nous en disent plus long que les plus beaux discours sur l'importance des œuvres d'économie. Nos gens comprennent la nécessité de certaines œuvres pour la sauvegarde de la population ouvrière dont notre village est composé.

Depuis déjà longtemps on envisageait ce projet, mais on attendait toujours le moment favorable, car les œuvres d'importance se succédaient d'année en année. Or en octobre dernier, on organisa définitivement le premier cercle d'étude à cette fin, sous la présidence de monsieur l'abbé P. Manseau, aidé de MM. Horace Lamarche et Robert Marcil de Lachute. Une quarantaine d'hommes assistèrent à cette première réunion. Chaque semaine, durant plus de deux heures, on étudiait sérieusement le projet en question. Après plusieurs réunions d'étude, M. l'abbé Desmarchais de Montréal vint au nom de l'union régionale des caisses de la région de Montréal tenir une réunion d'étude en vue de la future fondation de la caisse populaire chez nous. Cette première réunion eut le don de soulever l'intérêt et, avant même la fondation de la caisse, on vendit plus de 286 parts à \$5.10 la part... M. G. Brunelle et M. Henri Saint-Denis se signalèrent en vendant chacun un très grand nombre de parts sociales.



COMITE FONDATEUR DE LA CAISSE POPULAIRE

De gauche à droite, 1ère rangée : M. C.A. Martineau, Secrétaire-gérant, M. Georges Brunelle, Président. M. l'abbé V. Bouchard, aumônier, M. J.C. Saint-André.

2ème rangée : MM. Omer Guay et Eugène Hébert.

3ème rangée : MM. H. Saint-Denis, R. Bélisle, G. Picard, D. Lanthier et O. Charbonneau.

4ème rangée : MM. Omer Danis, J.R. Lafleur et R. Raymond.

Après avoir mûri le projet, M. l'abbé Desmarchais vint à Brownsburg pour jeter les bases de cette organisation sociale de première importance. 65 personnes vinrent signer le bref de fondation. Puis, on procéda à l'élection du premier conseil de direction de la caisse. La plupart des membres, qui s'étaient intéressés à l'étude du projet, furent élus à divers postes, bien que plusieurs autres qui ont suivi les cercles d'étude ne figurent pas sur le présent comité. Au conseil d'administration, notons MM. Georges Brunelle président, J.-Charles Saint-André vice-président, C.-Armand Martineau sec.-gérant, Omer Guay, Rosaire Bélisle, J.-René Lafleur et Oscar Charbonneau, administrateurs. MM. Gaston Picard, Henri Saint-Denis et Eugène Hébert furent élus au comité de crédit ; tandis que MM. Roger Raymond, Denis Lanthier et Omer Danis furent choisis comme membres du comité de surveillance. On choisit M. le curé V. Bouchard comme aumônier d'office.

Pour ce qui est du local, M. le Curé voulut laisser la caisse s'installer temporairement dans le sous-sol de l'église, dans un petit local érigé par les membres de la caisse. Avec moins de \$150.00, on fit un local très enviable. Après quelques semaines seulement d'organisation, alors que tout n'est pas encore définitivement terminé, on note un chiffre d'affaires de \$10,000.00, ce qui est un beau début dans les circonstances présentes et ce qui laisse espérer de très beaux résultats pour l'avenir.

VI — ŒUVRES ARTISTIQUES

La réputation des acteurs de Brownsburg n'est plus à faire et combien de Lachute et d'ailleurs sont venus applaudir à nos si intéressantes soirées. Dès l'arrivée de M. le curé Bouchard, on se mit à l'œuvre et durant 40 ans, plus de 25 soirées artistiques et musicales furent présentées par nos acteurs, actrices et musiciens de Brownsburg.

Parmi les principaux drames joués, il ne faut pas oublier Félix Poutré, Marie-Antoinette de France, La Mère abandonnée, le Secret de la confession, les Chrétiens aux lions, etc... Les principaux animateurs de ces soirées furent plus particulièrement M. Albini Brunelle, Mlle Clara Trudeau et Mlle Antoinette Carrière.

Le travail artistique aux écoles est remarquable. Depuis l'arrivée des religieuses à Brownsburg, presque chaque année, nos enfants ont eu l'avantage d'affronter les feux de la rampe. Dès la fondation de l'école Bouchard, tous les principaux ont tenu à continuer cette belle tradition et depuis l'arrivée des Frères, la tradition continue de distraire nos gens tout en donnant une formation artistique tout à fait intéressante.

Nous devons regretter que le travail de jour et de nuit à l'usine de ces dernières années a retardé les activités du cercle artistique, mais dès que la vie sera redevenue normale, nous sommes assurés que cette belle tradition continuera de s'affermir chez nous.

LA LÉGION CANADIENNE

Succursale Québec No 71

Organisée avec quinze membres à l'été 1936, la succursale locale de la Légion Canadienne de l'Empire reçut sa charte le 29 octobre suivant.

Le but ultime de la Légion est de resserrer les liens de camaraderie qui se sont formés au combat, sur le champ de bataille et dans les camps militaires, aussi une organisation sociale et nationale en ce qui a trait à l'établissement des vétérans après leur retour et à la protection de leur famille.

Le premier président élu ici fut M. C.-J. Quinn et la succursale augmenta aussitôt son effectif à quarante membres sous cette bonne administration.

En 1944, les dames auxiliaires formèrent une succursale également pour seconder le travail de la Légion Canadienne et reçurent leur charte le 9 février 1944 avec un début de 14 membres. La présidente de l'organisme est Mme William Cooley qui s'applique elle aussi au recrutement de dames prêtes à servir la cause de la Légion. En 1952 nous comptons 140 membres à la Légion et 60 dames auxiliaires.

Dès la fin de la guerre, soit en 1945, la Légion entreprend une campagne de souscriptions pour la construction d'un local commémoratif ; ce qui serait utile au village. Brownsburg se vit aidé par tout le comté d'Argenteuil ; mais la Légion sacrifia quelque peu son intérêt pour aider la campagne de souscription de l'aréna, ce qui retarda sensiblement la construction du local.



Le local de la légion canadienne, section de Brownsburg,
Québec No 71.

Frank Lundberg, Steve Istvanffy et Robert Johnston dessinèrent les plans du local. En mai 1950, on fit les travaux préparatoires à la construction et l'édifice s'éleva rapidement, grâce au dévouement et à l'esprit de corps de tous les membres.

Le local a une valeur de \$35,000.00 ; il est spacieux et possède en plus d'un salon-fumoir, une salle pouvant contenir plus de 250 personnes, une scène, une cuisine, une salle de jeux au sous-sol.

PREMIÈRE PARTIE

ÉVOLUTION RELIGIEUSE

Églises protestantes

B

ÉGLISES PROTESTANTES

IL est difficile de comprendre un peuple si on ne connaît pas un peu son histoire, ses relations avec le village qu'il habite ; il est impossible de comprendre l'évolution des églises, si l'on ne va pas puiser dans cette source intarissable : notre Histoire.

C'est sous le régime Murray, que nous trouvons l'introduction nécessaire préparatoire au progrès des églises protestantes locales.

En 1774, les Lords n'y vont pas de main-morte ; ils conseillent des lois radicales telles que l'abolition de la Société de Jésus, abolition du Chapitre de Québec. Il y a en plus le Trust des emplois publics où l'applicant doit faire le serment du Test qui renie la transsubstantiation dans la sainte Eucharistie. Dans le domaine scolaire, les nôtres voient leurs requêtes oubliées.

D'autres circonstances défavorables viennent s'ajouter pour le Canadien français tandis que tout favorise l'expansion anglaise.

Dès 1760, les relations entre la France et le Canada n'existent plus, alors que l'immigration et le commerce anglais affluent et progressent. Les colons anglais ont « toute la liberté d'action » (abbé Groulx) que les vaincus n'ont plus.

Bien outillés, munis de capitaux, les colons anglais prennent pied avec leurs idées politiques et religieuses.

L'église méthodiste est donc la première ouverte au culte religieux de notre village. Cette secte protestante fondée par John Wesley en 1729 se rapproche

du calvinisme et professe une observation rigoureuse de la Bible.

En 1852, George Brown donna un terrain situé sur le lot no 10 dans le 7^e rang du canton de Chatam suivant l'exemple de T.A. Stainer qui donna un terrain le 14 août 1851. Ce lot est aujourd'hui occupé par la banque de la Nouvelle-Écosse.

De 1841 à 1865, la jeune colonie était desservie par les ministres de Saint-André d'Argenteuil et les documents consultés à Saint-André même révèlent que c'est le Rev. John Amstrong qui présidait aux services religieux.

En 1878, Brownsburg devient le quartier général du rayon ; le Rev. John Hiscox réside ici un an ; puis lui succède le Rev Robert MacKenzie jusqu'en 1880, qui préside des services de 117 assistants. Lachute devient par la suite le centre du circuit jusqu'en 1926.

De 1880 à 1907, plusieurs autres fermiers, industriels, commerçants, ouvriers s'installent ici. Ils apportent en plus d'un idéal à gagner leur vie, des croyances religieuses différentes.

Le 1^{er} avril 1907, les presbytériens forment un comité de souscription en vue d'édifier un temple. James McOuat, John Hay, D.D. McGibbon, Wm Murray, Jos Hardie et Dave McOuat furent chargés d'amasser les fonds nécessaires au projet et bientôt on put acheter de Walter McVicar un lot de 70 pieds par 127.

Situé au nord-ouest de la ferme McVicar, ce lot porte le no 735 sur le plan officiel du livre de références de Chatam. Une fois le lot acheté, il faut construire. On forme un nouveau comité le 16 septembre de la même année (1907), et D.D. McOuat, Wm Polson, Wm Murray, Jos Hardie, Dave McOuat, James McOuat, Jos Rodgers unissent leurs efforts et le 20 dé-

cembre 1908 un nouveau temple en briques est ouvert au public.

La cérémonie d'ouverture est honorée de la présence des Rev. Thos Mitchell, B.B. Brown et Morgan. Le Rev. McMillan fait le discours de circonstance. Les registres nous apprennent que le premier baptisé dans ce temple est Wilbert Giles Hardie le 10 janvier 1909.

Jusqu'en 1926, les méthodistes et les presbytériens ont chacun leur temple, puis, le 8 mai de la même année, on forme l'Église Unie composée d'une congrégation de presbytériens et de méthodistes possédant une idéologie semblable du culte. L'Église Unie de Brownsburg vient de naître et le registre ouvert le 5 mars 1928 a pour première entrée un baptême : celui de James Forbes McOuat, fils d'Eskine McOuat, en date du 18 mars 1928.

Tous les documents des églises protestantes qui précèdent cette date sont dans les voûtes de Lachute.

Par cette union, l'Église méthodiste tombe en décadence ; un groupe de presbytériens veulent rester indépendants et construisent un temple sur la rue des Érables. Le contrat est donné à M. Conningham et, en 1929, un autre temple presbytérien est ouvert aux services.

L'Église Unie se situe dans l'orbite américaine et subit un peu l'influence anglaise. Elle tend, avec les années, à se vider de tout contenu dogmatique et n'être plus qu'un organisme social. Deux idéologies sont en évidence : luthériennes et calvinistes. Toutes les sectes protestantes remontent d'ailleurs à ces deux sources.

Nous avons fait l'histoire des Églises méthodistes, presbytériennes et unies, car elles sont toutes liées dans l'évolution religieuse protestante de Brownsburg. Le 26 octobre 1941, l'Église unie pour sa part fêtait le

100^e anniversaire de sa fondation dans le monde et le 89^e de son premier temple dans le rayon local et le 32^e dans son établissement ici même. À cette occasion, le service fut prêché par le Rev. W.L. Tucker B. de l'église unie d'Ahunsic à Montréal ; le comité des jeunes invitait la jeunesse protestante de Lachute le 28 octobre ; le Rev. B. Rosborough fit l'historique de l'Église, suivie d'un commentaire du Rev. John Protts de l'Église unie Emmanuel de Montréal.

Un goûté servi par les dames auxiliaires vint relever les cérémonies, qui se sont clôturées par les chants « There'll always be an England » et « Blist be the tie that Bends ». Les ministres suivants se sont succédé au service des fidèles unis : T.C. Cassidy, A.E. Haagar et S.J. Pike.

Nous connaissons les débuts de l'Église anglicane dans le monde. En 1533, Henri VIII, souverain d'Angleterre, voulant faire annuler son mariage avec Catherine d'Aragon, se vit refuser par Rome. Le roi orgueilleux fit voter par la chambre l'Acte de suprématie qui le conférait seul chef de l'Église d'Angleterre. S'arrogant ainsi les pouvoirs du Pape. Cette loi fut en force dès l'année suivante, soit en 1534.

Édouard VI, son successeur, fit plus encore. Il supprima le célibat ecclésiastique, abolit le culte des images et rédigea les 42 articles qui forment le « Prayer Book » de l'Église anglicane.

La pratique régulière de cette religion commença dans Brownsburg avec le Rev. Hubert Charters en 1912. On devait se contenter du terrain *picnic grounds* pour lieu de rassemblement, puis un local fut trouvé peu après dans une résidence privée en face de l'école protestante. Quelques mois plus tard, toutes les deux

semaines, les anglicans louaient l'église presbytérienne et le Rév. Geo. Gagnon présidait aux services dominicaux assisté de J.A. Lackey qui venait en mission de la paroisse de Lachute.

Les anglicans n'aimaient pas abuser de la bienveillance des presbytériens ; ils voulaient avoir un temple pour leurs services propres et pratiquer leur religion chez eux. Sachant fort bien les sacrifices qu'un but semblable imposait, la petite communauté anglicane se voyait forcée de payer loyer à une autre secte ; toutefois le 13 janvier 1928, on tient assemblée générale de tous les membres et après maintes discussions, objections, etc., on prépare une liste de souscripteurs pour la construction d'une église. Ce projet est approuvé. Le Rev. Lackey promet de faire tout en son pouvoir pour obtenir des dons en dehors de Brownsburg. Il obtient plein succès.

Bientôt les plans sont tracés et les contrats donnés. Fletcher s'occupe des fondations et Couvrette, de la structure en pierres. Le 3 septembre 1928, St. George est élu patron et le 7, le recteur officie à la déposition de la pierre angulaire. Le 6 janvier 1929, on y chante le premier service religieux, officié par Mgr Faithing, évêque anglican du diocèse de Montréal.

Il est à noter que le dévouement inlassable des marguilliers, la générosité des paroissiens, l'exemple du recteur M. Lackey (décédé en 1949) et de son épouse, enfin la coopération étroite de tous et de chacun a su réaliser un beau projet de construction dont la dette fut acquittée en temps record. Plusieurs aussi se sont signalés dans cette œuvre paroissiale dans différents domaines : Mlles May Petley et G. MacQuaig comme lectrices, Mme J.B. Davis, Mlle Vanburen, Stewart McGibbon, Mlle Irene Davis, Mrs. Styles et Mr.

Jack Style comme organistes, Lem Wilson, un artisan dévoué dans l'organisation, Jos Robbins, comme lecteur, et le conférencier H.W. Butler.

Le 1^{er} décembre 1932, le Rev. W. Lecras commençait ici son ministère. De jolis cadeaux lui furent présentés et on le reçut ici avec la plus chaleureuse cordialité.

Au début de la guerre, en 1939, la piété semble refroidie à St. George. Tous travaillent jour et nuit aux usines et l'assistance fait pitié. Jusqu'au 31 août 1941, le ministère alterne de la joie au découragement et quatre mois plus tard l'évêque anglican Carlisle de Montréal nomme B.J. Thorpe comme recteur pour Lachute et Brownsburg. La piété semble se raffermir mais ce n'est guère satisfaisant encore, puisque le Rev. Thorpe écrit quelque part en 1943 alors qu'il y avait une augmentation sensible de population, des théâtres, des hôtels, des grills remplis à capacité, ces lignes déconcertantes : « Unfortunately this increase of population is not reflected in the attendance of services ».

Le 23 janvier, le Rev. Thorpe officiait pour la dernière fois au service religieux de St. George.

Pendant la période 1932-1944, il faut mentionner le zèle des marguilliers G.H. McQuinn et A. Steere, leur esprit d'organisation et la ténacité qu'ils ont montrés.

Enfin depuis quelques années, soit de 1944 à date, on fit plusieurs améliorations dont voici les principales :
1945 — Construction en bois extérieure réparée et repeinte.

1946 — Plancher de ciment au sous-sol ; on y ajoute lavabos.

1948 — Murs et plafonds réparés et repeints.

1949 — Installation d'un orgue électrique Wurlitzer.

Parmi les autres Églises protestantes qui ont un temple à Brownsburg, nous mentionnerons uniquement les noms, étant donné que nous n'avons pu obtenir de plus amples renseignements sur les origines réelles de ces diverses sectes chez nous. Il y a l'église baptiste française, dont le nombre d'adeptes est de plus en plus restreint et qui a son local à la carrière. Un ministre vient de l'extérieur pour les desservir.

La Maple Avenue Baptist Church est desservie par un ministre résident à Brownsburg, de même que la Pentecost Church. Quant à la Regular Baptist Church, elle est desservie par le ministre de la Dalesville Baptist Church.

DEUXIÈME PARTIE

ÉVOLUTION MATÉRIELLE

FONDATION DE BROWNSBURG
ET PREMIERS COLONS

C'EST dans l'histoire du Canada, joyau unique du Nouveau-Monde, que nous devons puiser pour trouver les origines de Brownsburg.

Le traité de 1763 avait laissé les Canadiens français dans un état bien lamentable, aggravé par le regrettable jeu des seigneurs.

L'Angleterre entreprend de se montrer indulgente envers les conquis : on importe des vivres pour soulager l'indigence ; il faut effacer dans le cœur des Canadiens les horreurs que termine la capitulation.

L'importation des vivres favorise l'émigration. Des ports anglais on s'embarque pour le Canada et la mère-patrie accroît considérablement sa population de 1763 à 1815, surtout sous Lord Selkirk. Cet homme voyait ses concitoyens d'Écosse vivre dans la misère amenée par leurs guerres intestines de clans rivaux. Il favorisa l'émigration en masse, acheta des parts dans la compagnie de la Baie d'Hudson et réussit ainsi à acquérir 116000 milles carrés de terre à défricher.

Après les épopées de Châteauguay, de Fort Niagara et de Plattsburg, de nombreux émigrants s'installent sur l'île du Prince-Édouard, d'autres au pied des Laurentides ; anciens soldats pour la plupart, ils se livrent soit au défrichement, soit à l'industrie. La première de ces industries est la scierie qui favorise la construction de la maison et de l'étable du pionnier.

À Lachute, il y a déjà une scierie seigneuriale.

Penché sur son travail, George Brown, venu d'Angleterre quelques années auparavant, capitaine de la milice régulière, encore très jeune et démobilisé, apprend le métier de machiniste. C'est un esprit actif et créateur ; toutes les fins de semaine l'amènent par un sentier abrupt et tortueux à quelques milles au nord de la seigneurie, vers une masse d'arbres touffus que couronne une colline de granit et au pied de laquelle se précipite une rivière étroite entre les rochers. Dans ce lieu solitaire, au pied d'une cascade limpide, Brown goûte la vision d'une petite industrie à lui, d'une mai-

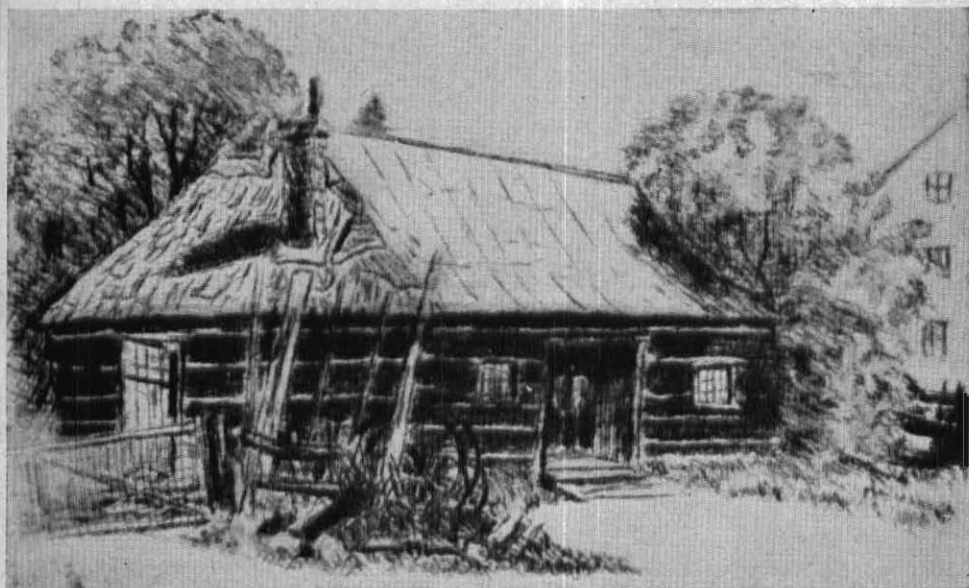


La forêt doit reculer.

son. Il veut construire. Il fera flotter tout son bois de Lachute par la rivière du Nord, remontera le petit affluent qu'on nomme « la rivière blanche », et, au sein de cette masse de verdure, il sera le premier pionnier. Il veut donner la vie à ce coin pittoresque et sauvage ; son œil expérimenté réalise la position propice où serait le barrage qui lui donnera tout le pouvoir nécessaire aux roues motrices du moulin à moudre.

Notre homme ne perd plus de temps. Cette vision deviendra réalité. Il demande l'autorisation au gouvernement pour exploiter ce lopin de terre et, dès le printemps suivant 1816, Brown descend le bois de construction sur la rivière de Lachute et bientôt l'éclaircie se fait dans la forêt.

En 1818, on lui donne droit de propriété et le barrage s'érige rapidement.



Premier abri après la tente.



Un premier perfectionnement.

La petite industrie prend pied. Les colons de Dalesville et de St-Philippe d'Argenteuil sont les clients réguliers de Brown, et viennent y faire moudre l'avoine, le blé, la farine.

En 1829, une jolie maison attend l'épouse et ses deux filles ; la première famille s'installe confortablement au cœur de la forêt...

Peu à peu, des colons viennent partager ce paradis de verdure. La forêt recule ; on construit des maisons ; mais comme les terres environnant le moulin appartiennent à Brown, seuls ses employés y ont droit de résidence ; alors un certain Green eut l'idée de s'établir en dehors des limites de Brown et lui aussi donne naissance à une petite forge, servant à la réparation des roues motrices et d'engrenage des moulins. L'endroit exact de sa boutique serait sur le terrain de l'hôtel Saint-Onge actuel.



Entrée de Brownsburg.

En 1835, d'autres colons se trouvent une place sous le soleil et s'établissent comme fermiers.

Nous avons mentionné déjà les noms de George Brown qui, à son arrivée, n'avait que l'argent nécessaire pour acheter un pain, a laissé, grâce à son travail, sa famille dans tout le confort possible, en plus d'aider beaucoup d'autres pionniers.

Alexandre McGibbon était un chanteur de premier ordre. Il vint d'Écosse en même temps qu'un de ses cousins John McGibbon, et s'établit à Dalesville. Il faisait là à peu près tous les métiers. Médecin à l'occasion, tout le hameau l'estimait, et, après la mort de sa jeune femme, il se retira dans la province d'Ontario pour mourir à son tour. Mme McGibbon fut le premier cadavre enterré à Dalesville. Elle laissait quatre fils John, Duncan, Alexandre et Daniel.

Alexandre McGibbon, fils, troisième de la famille, épousa Jane Brown, fille de George Brown, le 11 juin 1845 et, en 1855, devint le premier maître de poste de notre petit village. D'après les livres consultés, son engagement daterait du 10 février 1855. Il occupa plusieurs autres charges et le 25 juin 1883, à l'âge de 62 ans, il meurt et laisse son épouse et dix enfants : cinq garçons et autant de filles. Le patrimoine fut divisé entre deux de ses fils. Alexandre eut 300 acres de terrain très fertile et une scierie. Duncan D. reçut 325 acres et le moulin à moudre. Alexandre épousa Jane Warwick le 30 juin 1886 qui mourut le 27 juillet 1891. Duncan était marié à Annie Buchan depuis le 20 juin 1880.

Grâce aux archives consultées nous savons que deux des fils d'Alexandre McGibbon, George Brown et Alexandre, ont beaucoup voyagé. Le premier est mort à la Butte dans l'État de Montana le 15 avril

1887 et le second à Victoria le 16 mars 1892. Quant à l'une de ses filles Catherine, elle épousa Archie McArthur et mourut le 23 octobre 1882.

John McDonald émigra de Sutherland, Écosse, vers 1812. Vers 1821, après avoir été commis pour la compagnie de la Baie d'Hudson et voyagé dans le territoire du Nord-Ouest, vint s'établir à Lachute comme agent des terres pour Colin Robertson, son beau-frère.

En 1835, il s'établit comme fermier et possède 200 acres de terrain sur le lot 9, rang 7. La terre est fertile et en très peu de temps il agrandit sa ferme et possède 35 bêtes à cornes et 8 chevaux. John laisse 13 enfants dont nous possédons quelques noms : George, Jacques et Marie.

H.E. Thompson était commerçant. Il possédait un petit magasin, d'abord en bois puis en brique. Son père était marchand à Hochelaga et lui, en plus d'apprendre l'art du commerce, s'appliqua à étudier la télégraphie. On le voit à Montréal à la Dominion Montréal & G. M. W. Telegraph Co. et sur le chemin de fer Montréal & Occidental puis agent de gare à St-Philippe d'Argenteuil. Il laissa la gare pour ouvrir un commerce sur un lot de 16 acres. Le 19 septembre 1893, il épousa Éliza Nichols de Staynerville.

James Carpenter combattit à la guerre de 1812, est fait prisonnier et réussit à s'évader. Quand il fut licencié, il reçut une pension militaire et un morceau de terrain sur le lot 27, rang 11. Il s'y établit vers 1832 et mourut chez son fils George après avoir chassé bien des ours dans le canton (il était renommé pour le tir) en décembre 1878. Il eut plusieurs enfants mais seulement six s'établirent ici ; Thomas et Robert, deux jumeaux ; George, qui mourut en 1882, après avoir fait sa large part sur la terre paternelle qu'il a dotée d'une

scierie et du côté éducationnel (il était membre de la commission scolaire du canton). Il avait épousé en 1850 Sarah Haney dont il eut trois fils et sept filles. Lætitia Anne, l'aînée, épousa Richard Hardie le 9 novembre 1870 : son frère aîné James Carpenter fut machiniste pour scieries et travailla dix ans pour J.C. Wilson à Lachute. Le 22 juin 1880, il épousa Élizabéth Robison. Thomas Carpenter, l'un des jumeaux, épousa Marguerite Siveoney et obtint le lot 24 sur le 10^e rang. Après la mort de sa femme, il loue sa ferme, se remarie et meurt à Ottawa quelques années plus tard. Du premier mariage, il laisse deux fils et cinq filles dont Silas Huntington, détective, et Robert, commerçant.

Silas Huntington fit parler de lui dans tout le pays pour son flair à dépister les criminels et son habileté à se maquiller.

John Wade, fils de Chas H. Wade de Cushing, fut un homme très habile à la manufacture locale. Le 5 juillet 1890, il épousa Katie Alma O'Byrne.

Peter McOuat arriva à Lachute vers 1820. Après s'être blessé un genou dans les chantiers au nord d'Ottawa (le propriétaire de ce chantier fit banqueroute et Peter reçut son salaire 20 ans après avoir quitté les bois) acheta 90 acres de terrain (plus tard la ferme de John McGregor), y installa un four à chaux. On raconte qu'un jour pendant son absence, une fermière de Dalesville vint pour acheter un boisseau de chaux. Mme McOuat lui demanda où était son cheval. « Je n'ai pas de cheval, répondit-elle, combien pour la chaux? » Mme McOuat, revenue de sa surprise, lui donne le boisseau pensant bien que cette femme de pionnier avait assez de transporter la chaux huit ou neuf milles sur son dos. Ce n'était rien d'extraordinaire... dans le temps!

En 1837, M. McOuat acheta 200 acres sur le lot 8, rang 7, et son fils William 200 acres voisins. McOuat fut un constructeur et un homme d'affaires. Il mourut le 31 décembre 1874 et Mme McOuat l'avait précédé le 4 septembre 1871. Ils eurent quatre fils et cinq filles.

John Stewart est un des premiers arrivés. Il émigra de Perthshire, Écosse, en 1830, et il obtint 80 acres sur le lot 6, rang 7, auquel il ajouta encore 90 acres quelques années plus tard. En plus d'être fermier, John était habile comme cordonnier. Il mourut en 1881. Il laissa 4 fils et 3 filles.

D'autres noms peuvent s'ajouter à ces pionniers : James Calder venu ici vers 1827 de Pausley, Écosse, Patrick Gilmour qui immigra vers 1828 et s'établit d'abord à Dalesville. Nous pouvons nommer MM. David Warwick, James McKenzie, John Warwick et enfin William Black.

Après l'ouverture du canal de Carillon en 1834, d'autres vinrent se joindre aux premiers arrivés et peu à peu ce qu'on appelait « Brown's mills » ou moulins de Brown, se perdit comme par enchantement. Ainsi se termine cette tranche de notre histoire locale « le premier colon et les pionniers ».

*
* * *

Si nous retournons feuilleter les pages de l'Histoire du Canada entre 1836 et 1841, nous y verrons des faits qui jouent un grand rôle dans notre histoire locale.

Le 21 juillet 1836, une foule imposante se rassemblait à Montréal et à St-Jean pour le départ du premier train qui devait rouler sur une longueur de 14 milles

et demi sur des rails de bois. L'engin « Dorchester », fabriqué à Newcastle, Angleterre, tirait deux petits wagons sur lesquels avaient pris place, sur des bancs de bois, le Gouverneur Général et les « grosses légumes » du temps. Et le petit train réalisa la vitesse fantastique de 20 milles à l'heure. Ce petit train ouvrit un horizon tout neuf et illimité dans l'avenir commercial de notre pays. En 1850, c'est l'essor qui se donne pour de bon. Des petites lignes sont construites entre les canaux puis en 1860, au delà de 2000 milles de chemin de fer sillonnent le pays. Or pour construire le chemin de fer il faut tailler la forêt, dynamiter les rochers ; aussi la poudre nécessaire aux opérations de génie est fournie par la compagnie Hamilton Powder, ancêtre de notre industrie locale : la Canadian Industries Ltd.

Comme il faut suivre le cours de notre histoire, jalon par jalon, retournons en 1841 ; les deux Canadas sont unis. Cinquante ans ont passé depuis que le Parlement anglais a remis entre nos mains le sort de notre nationalité. En 1837, brisés par une oligarchie envahissante, les Canadiens prirent les armes et furent vaincus. Les vainqueurs sont décidés à museler un peuple si tenace et si fidèle à lui-même ; aussi dès 1841, c'est la nation qu'on frappe en unissant les deux Canadas. Un unique parlement où doivent siéger 84 députés élus en nombre égal pour chacune des provinces bien que la population du Bas-Canada dépasse du tiers celle de l'autre. La nouvelle Chambre est donc assurée d'une majorité anglaise.

L'Union sombra, comme emportée par l'iniquité de son principe et en 1867 la liberté d'action nous est rendue. À Londres, Lord Carnarvon nous donne raison ; il décrit l'attitude du Bas-Canada ainsi : « Il est jaloux et fier à bon droit de ses coutumes et de ses

traditions ancestrales ; il est attaché à ses institutions particulières et n'entrera dans l'Union qu'avec la claire entente qu'il les conservera. » Il nous appartient selon le vœu de Sir John MacDonald de conserver notre individualité et d'être « gouvernés à notre satisfaction ».

1851, le timbre poste fait son apparition, le mot Brownsburg est adopté en 1854 et l'année suivante Alex McGibbon est nommé titulaire du premier bureau de poste, soit le 10 février 1855. Le 25 juin 1883, notre premier maître de poste mourait à l'âge de 62 ans et 11 mois, laissant 10 héritiers. Il fut suivi de son épouse six ans plus tard, soit le 10 mai 1889.

On peut lire dans le dictionnaire de 1857 : Brownsburg : village de Chatam, comté d'Argenteuil, situé à 4 milles de Lachute ; service postal bihebdomadaire ; population 11 habitants.

Qui n'envie pas un peu le sort de ces pionniers ?...

L'été, la nature leur donne ses plus belles richesses dans la solitude brisée seulement par les sons mélodieux de la forêt vierge.

On décrit aisément les misères matérielles du pionnier ; elles s'amènent avec lui, mais avec quel courage et quel tact ne leur fait-il pas face ?

D'un autre côté, il est exempt des complications quotidiennes de notre vie agitée, inquiète.

Le pionnier n'a que de joyeux souvenirs de ses jours enfuis ; il a vu la forêt reculer sous sa hache, il a fait de belles conquêtes à la terre, qui lui a donné de belles moissons en retour de ses efforts ; il regarde son petit patrimoine avec orgueil et contentement, et avec quelle joie ne raconte-t-il pas à sa progéniture les premiers boisseaux de blé, de patates récoltés sur sa ferme ?

ÉVOLUTION INDUSTRIELLE

I

PREMIÈRES ENTREPRISES

Dès sa première heure, Brownsburg est un petit centre industriel ; le premier colon, jouissant d'une influence considérable puisqu'il était magistrat, capitaine de milice et promu au rang de major en 1857, rendit un service sans prix aux premiers venus avec son moulin à moudre.

La rivière qui tranche le joyeux paysage donne l'avantage à d'autres pionniers courageux de s'établir sur ses bords.

Peter McOuât junior érige lui aussi vers 1838, une scierie qui passa à deux ou trois propriétaires. Finalement, vers 1848, James McGregor en prit possession, convertit la scierie en manufacture à carder la laine. Il vendit à William Foreman, qui y ajouta une tannerie. Jusqu'en 1864, les affaires sont florissantes. Robert Morrison succède à Foreman.

Robert a vu le jour à Paisley, Écosse ; il épousa Euphémie Chapman le 31 octobre 1828 et vint au Canada en 1845.

Dès son entrée au pays, il travailla à la manufacture Crooks de Grenville, comme gérant et ce durant une dizaine d'années. En 1864, il prend possession, tel qu'énoncé plus haut, de l'entreprise de Foreman. La scierie fait bientôt banqueroute et Morrison se consacre entièrement à la filature de la laine jusqu'à sa retraite en 1889. Il meurt à Lachute en 1891 et laisse cinq enfants.

Deux de ses fils, William et Albert, continuent l'œuvre de leur père.

En décembre 1887, William épouse Mary B. McGibbon. Le 7 novembre 1890, l'industrie est entièrement détruite par l'incendie. Les deux frères reconstruisent et bientôt les couvertures de laine, les étoffes de tout genre et de première qualité sont expédiées de la filature Morrison.

Revenons à quelques années en arrière pour reprendre le fil de notre histoire.

En 1845, John Hutchin fonde une manufacture à carder la laine presque en face de la scierie des successeurs de Peter McOuat. Il convertit cette filature en scierie un an plus tard et le commerce du bois de charpente étant très florissant à cette époque, Lane et Owens font une offre avantageuse à Hutchin et la scierie en 1864 passe aux frères McFaul, Bill, Archie et John, frères de Georges. Ira propriétaire d'un des premiers magasins généraux, puis en 1902, Procul Lépine, notre premier laitier, en devient propriétaire.

Située avantageusement sur le bord d'un cours d'eau, la scierie ne peut que prospérer.

Le bois abattu dans la forêt, on le coupe en billes de longueur requise pour le commerce, on le mesure pour déterminer la quantité de bois que peut fournir chaque bille puis on le fait flotter jusqu'à la scierie. Procul Lépine améliore son commerce ; il ajoute à la salle de sciage où l'on débite les billes, une salle de classement où l'on assortit les bois suivant leurs dimensions et leurs qualités, une salle d'affutage où les scies sont limées et enfin au sous-sol une meilleure force-motrice. Aussi dès 1918, Procul ajoute à la scierie les premières machines pour la fabrication des portes et

des châssis. Il prend à son service un ouvrier de premier ordre, Arthur Dillon, qui remplit le premier contrat : les châssis de l'église de Fassett.

Les commandes arrivent aussi vite que la machinerie nécessaire, et en 1928, quand Dorius succède à son père, la scierie a déjà prit le nom de manufacture ; la bille est transformée : du bois rond on en fait des brumes ou, si vous le voulez, des billes équarries, des madriers, des planches, des feuilletts, du placage, scié, tranché ou roulé.

Dorius ajoute à tout ceci un magasin de peinture, des matériaux de construction, de plomberie. Les camions assurent un service adéquat et les contrats affluent du village et de l'extérieur.

Le vieil édifice a maintenant 82 ans et il ne tient



Brownsburg Lumber Co.

presque plus sous le coup de force des eaux ; d'année en année, ses fondations faiblissent et, le 16 juin 1944, alors qu'il est presque centenaire, il s'écroule. Toute l'entreprise se redresse sur le même site et fut vendue à Brownsburg Lumber en 1946.

Ces premières industries sont la semence qui a développé notre beau village.



Sur les ruines du vieux moulin.

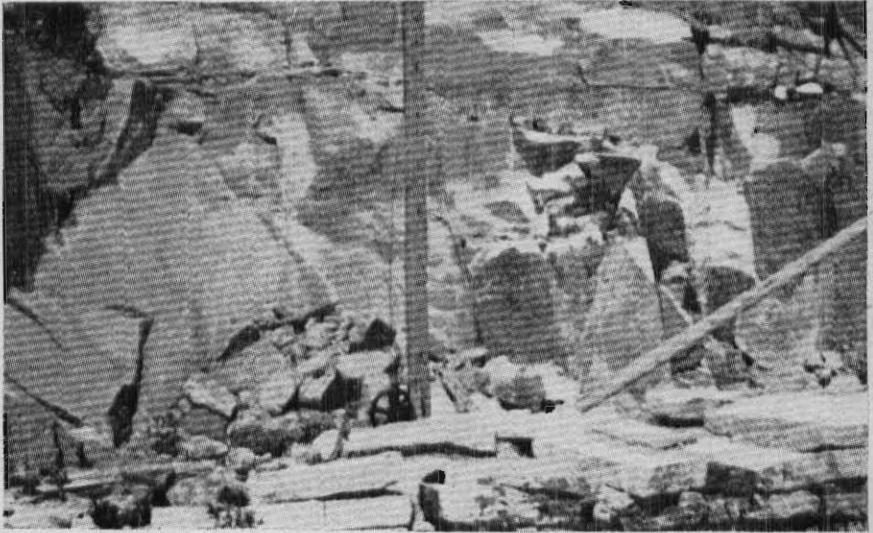
II

LES CARRIÈRES

Suivant l'ordre chronologique des faits, il faut retourner en 1892.

A. Trudeau, de Saint-Philippe, découvre une masse énorme de granit. Esprit entreprenant, il forme avec P. Carrière, T. Laframboise et Jos. Brunet, la Laurentide Granite Co., reconnue en 1893.

Roche éruptive composée de feldspath, de quartz et de mica, le granit possède une grande résistance et on l'emploie dans toutes les grandes constructions en pierre. Une commande de 200,000 blocs de granit pour la cité de Montréal leur ouvre la voie du succès. Plusieurs contrats ont suivi. Plus de 600 journaliers dont les salaires varient entre dix-huit et vingt cents l'heure s'occupent à la coupe du granit. Suédois, Polonais, An-



Les carrières de granit.

glais viennent s'installer chez nous et travaillent sur le cap que l'on nomme « carrière ».

Un grand nombre de Canadiens français profitent de cette occasion pour prendre pied et plusieurs peuvent dire aujourd'hui : « Nous sommes venus et nous sommes restés. Ceux qui nous ont menés ici pourraient revenir parmi nous sans amertume et sans chagrin, car s'il est vrai que nous n'ayons guère appris assurément, nous n'avons rien oublié. » (Louis Hémon)

Le petit bourg de 1816 n'est plus. Il a donné naissance à un village très pittoresque et très prospère. Pendant que quelques scieries coupent le bois de charpente, pendant que les filatures tissent les étoffes et qu'un voyageur solitaire a sondé les bois pour y découvrir la richesse dans le granit et y graver en même temps son nom, la Providence, dis-je, travaille en secret et

établit un point entre deux antipodes, entre deux histoires, entre des siècles ensevelis dans l'éternité. Faudrait-il en effet sonder les secrets de la Chine ancienne pour établir quelque contact avec un jeune homme caché au sein des Laurentides en train de mêler le charbon de bois, le soufre et le salpêtre qui sert au défrichement des terres de ses contemporains ? Faut-il aller chercher dans les manuscrits poussiéreux des anciens monastères si le moine Berthold Schwartz, qui vécut au 13^e siècle, a laissé sa formule quelque part pour Daniel Smith ?

Non. Ici encore il nous faut aller puiser dans l'histoire du Canada pour trouver la solution. Il serait impossible en effet d'essayer de faire l'histoire locale sans aller consulter notre grande et belle histoire.

Les deux sont tellement unies que l'on ne peut rien écrire de l'une si l'on délaisse l'autre.

III

L'INDUSTRIE DES EXPLOSIFS

Le capitaine Johnston Smith avait fait la campagne de 1774 puis se retira sur une petite ferme de Chatam, environ 10 milles de Brownsburg.

En 1812, lorsque les hostilités recommencent, le militaire laisse sa charrue et reprend son service. Il trouve la gloire et la mort. Son fils Daniel prend possession d'un patrimoine à demi défriché et épouse la voisine ; son fils, une fois adolescent, quitte nos laurentides pour le Connecticut où il obtient un emploi dans une usine de poudre noire.

De retour en 1880, le fils du fermier de Stayner-ville achète d'Alexandre McGibbon, gendre de George

Brown, un lopin de terre, environ un quart de mille en amont du moulin à farine, où se trouve aujourd'hui les usines de la Canadian Safety Fuse Co., pour y fabriquer de la poudre qui servira aux fermiers, soit pour la chasse, le défrichement de leurs terres. La petite industrie est un échec et Daniel Smith vend son entreprise en 1882 à la compagnie Acadia, qui le prend à son service comme vendeur.

L'Acadia fait aussi une expérience ici et fabrique du « dolan », un explosif semblable à la dynamite. Entre temps, vers 1884, la Nobel Explosive Co., de Glasgow, Écosse, achète des terrains à deux milles au nord-est du bourg sur le chemin Sinclair et construit des édifices pour l'emmagasiner de la dynamite.

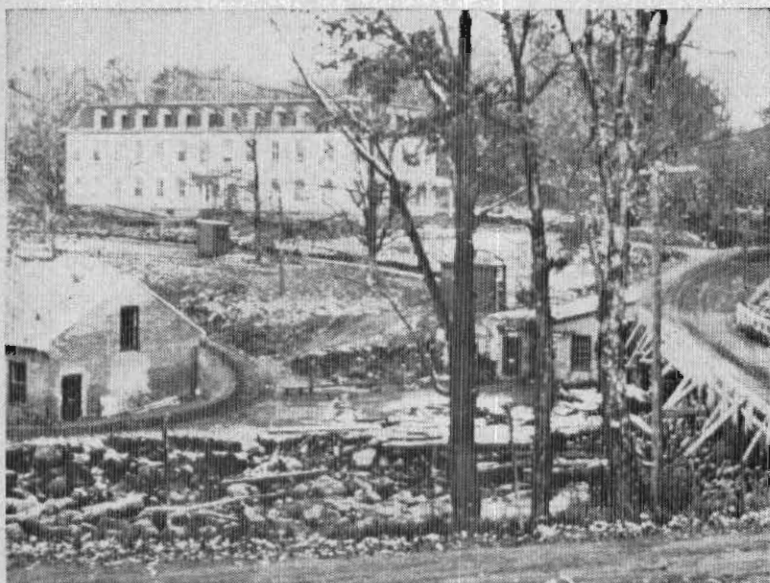


Un coin de la vieille usine.

Pourquoi ici ? Tout simplement en raison d'un règlement fédéral qu'une réserve d'explosifs devait être au moins à dix milles des canaux de navigation.

Tout travail cessa à l'Acadia Co. lorsque la Hamilton Powder Co. acheta les terrains et les usines en 1885.

Cette année-là, soit le 25 mars, l'histoire du Canada vient de servir de base à l'échafaudage des faits, qui se tressent intimement, pour construire notre histoire locale. Les métis de la Saskatchewan se soulèvent ; le chef est choisi : Louis Riel.



Dans le temps de la Côte Croche et du premier pont sur la rivière West.

L'insurrection se généralise, le gouvernement fédéral donne l'ordre à Middleton de supprimer la révolte ; un agent des compagnies américaines apparaît sur la scène avec des armes nouvelles.

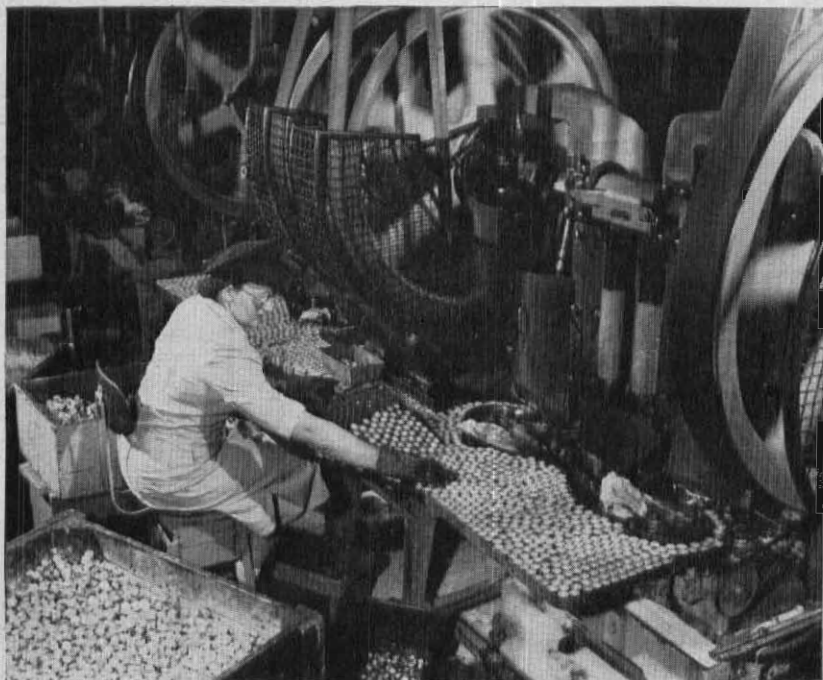
Le capitaine A.L. Howard est un homme expérimenté en armes et en munitions. Il a été initié à la Creedmore Cartridge Co., aux États-Unis.

Après la pendaison de Riel, le 16 novembre 1885, Howard veut des munitions pour ses armes, les fameux fusils « Gatling » ; le Canada l'intéresse. Il aborde le président de la compagnie Hamilton Powder : T.C. Brainard ; celui-ci trouve l'idée excellente et en discute avec l'honorable J.C. Abbott, et la Dominion Cartridge se forme à Brownsburg et c'est le capitaine Howard qui est responsable des usines de notre localité. Brownsburg fut choisi de préférence à d'autres localités, à cause du fait que la Hamilton Powder Co., qui était intéressée dans l'entreprise, possédait un terrain et les édifices nécessaires à ce travail à Brownsburg depuis 1885.

La compagnie naissante se compose de John Hamilton, T.C. Abbott, Andrew Allan, Honathan Hodgson et T.C. Brainard.

Nous pouvons facilement imaginer le reste. On importe de la machinerie du Connecticut par voie navigable. Un capital de \$100,000.00 est investi dans l'entreprise et le 10 octobre 1886 l'usine commence à produire. Les notes du temps révèlent que le personnel est de trois demoiselles à .03¼ l'heure, un garçon à .05 l'heure et neuf autres journaliers à .12¼ l'heure.

D'année en année les commandes s'accroissent et la production augmente. L'entreprise se révèle un succès et s'étend d'un océan à l'autre.



Un petit coin du département de la métallurgie.

LES POINÇONS POUR CARTOUCHES

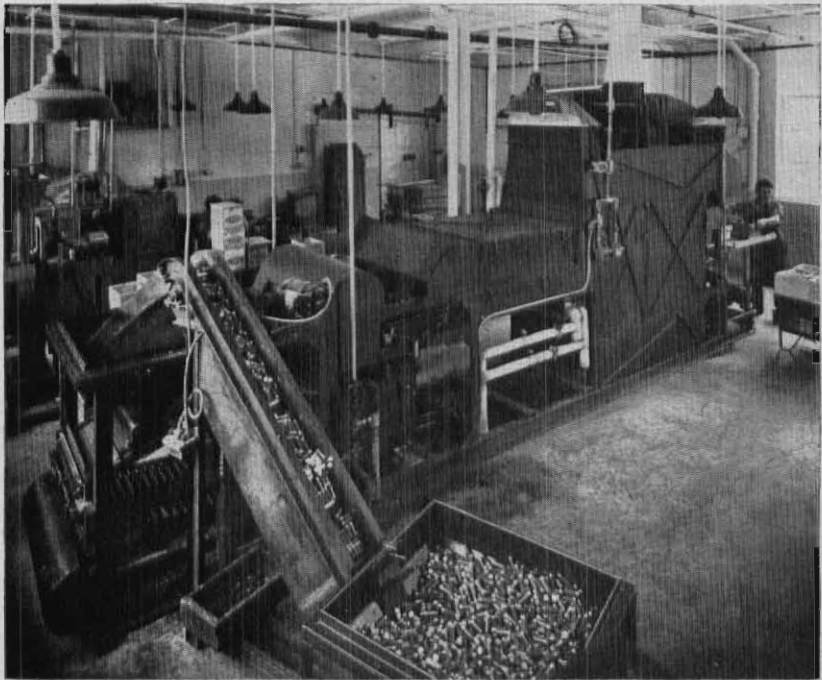
Des cartouches de calibre 12 en carton de 1886, on évolue aux cartouches en cuivre pour le tir à longue portée en 1887.

En 1896, l'usine comprend 23 bâtiments séparés ; le plus important, éclairé à l'électricité, possède quatre étages et mesure 50 pieds par 140 pieds, en plus d'un bureau pour le personnel dirigeant. Il faut mentionner aussi une maison de pension très moderne et spacieuse de 40 chambres sur ses 100 pieds par 30 pieds.

À mesure que la production augmente (d'après les notes du temps, la paye générale mensuelle de 1896 est de \$2800.00), les bâtiments agrandissent, s'améliorent,

des ingénieurs compétents construisent sans cesse, les commandes affluent et l'usine a pour motto la sécurité absolue des employés. Les travaux dans les explosifs comportent des risques de tout instant ; rien n'est négligé pour éviter les accidents. À part les cartouches de tout genre pour usage sportif ou de guerre, l'usine fabrique, en 1902, les fusibles à détonation électrique, les fusibles à signaux ferroviaires en 1924, et, en 1930, le styphnate de plomb et le tétrazène.

En 1950, la Canadian Industries englobe l'industrie plastique, qui fabrique les articles de celluloïde et de nylon.



La fabrication de la cartouche de calibre 12.

Connu sous le nom de Xylonite de pyralin et d'ivoire français, le celluloïde a été inventé en 1865 par les frères Hyatt. C'est un corps solide, transparent et dur lorsqu'il est froid, se ramollissant vers 80 degrés centigrade. Il entre de ce fait dans la catégorie des matières plastiques, incluant un nombre croissant de substances artificielles que leur plasticité permet de travailler et de mouler. Incolore, mauvais conducteur de la chaleur et de l'électricité, il est très inflammable.

Le celluloïde est un mélange continu de mitrocellulose et de camphre, d'où l'odeur qui se dégage lorsqu'il est chauffé. La mitration de la cellulose s'effectue comme pour la préparation de la soie artificielle dite de chardonnet.

On fait avec ce produit les objets les plus variés susceptibles de prendre toutes les couleurs, imitant la corne, l'ivoire, l'écaille, l'ambre ; il sert à la confection des peignes, des brosses (des broches), incrustées de brillants, de nécessaires à toilette, de poupées, etc... Nombreux sont les plastiques que nous offre cette industrie : la bakelite, la lucite, le nylon et vinyl dont on se sert pour de nombreux usages.

Enfin, il faut mentionner aussi que sur le terrain, jadis occupé par D. McGibbon et M. Graham, s'érige depuis 1919 la Canadian Safety Fuse où l'on fabrique les fusibles de dynamitage dont la production a commencé en 1920. Depuis 1948, on fabrique la « Primer Cord ».

DATES RELATIVES À L'USINE DE BROWNSBURG

Les changements de nom

Dominion Cartridge Co. Ltd.	1886-1919
Canadian Explosives Limited	1919-1927
Canadian Industries Limited	1927

Présidents

Hon. J.C. Abbott (Hamilton Powder Co. & Dominion Cartridge Co.)	1886-1888
Br. Thomas C. Brainerd (Hamilton Powder Co. & Dominion Cartridge Co.)	1888-1894
Dwight Brainerd (Hamilton Powder Co. & Dominion Cartridge Co.)	1894-1911
Harry H. Brainerd (Dominion Cartridge Co.)	1894-1909
Hebert W. Brainerd (" ")	1909-1919
William McMaster (C.X.L.)	1919-1924
Arthur B. Purvis (C.X.L. & C.I.L.)	1924-1941
George Huggett (C.I.L.)	1941-

Gérants de production

Capt. A.L. Howard	1886-1892
F.G. Verity	1892-1893
J.P. Simpson	1893-1904
George MacDonald	1904-1907
Herbert Brainerd	1907-1909
E.J. Johnson	1909-1920
C.E. Richardson	1920-1939
E.L. Johnson	1939-1944
S.J. Smart	1944-1945
H.M. Sherwood	1945-

Produits

Shot Shells	1886
Rifle Cartridges	1887
Blasting Caps	1902
Electric Blasting Caps	1911
Track Signals	1921
Fusees	1924
Lead Azide, Lead Styphnate & Tetrazene ...	1930

Canadian Safety Fuse Co.

Charte en 1919.	
Production : Safety Fuse en 1920, Primer Cord en 1948.	
William McMaster, <i>président</i>	1919-1930
Arthur B. Purvis, <i>président</i>	1930-1941
W. George Huggett, <i>président</i>	1941-
H.R. Ardill, <i>gérant général</i>	1920-1938
John Chalmers, <i>gérant général</i>	1938-

ÉVOLUTION POLITIQUE
ET ÉCONOMIQUE

« **T**OUTE entreprise compatible avec la justice divine, la nature humaine, la direction des affaires du monde de même qu'avec les besoins de l'humanité est destinée à réussir quand des hommes prévoyants décident de la mettre à exécution. »

Sun Yat Sen

En 1776, une véritable guerre civile déchire les treize colonies américaines. Les armées britanniques prennent l'offensive et sont défaites à Saratoga, point stratégique de ce territoire. La disgrâce de Bourgogne engage la France à prendre le parti des Américains. Au Canada, Québec, dont la source vitale du commerce et de la défense est le fleuve St-Laurent compte qu'il y a plus d'avantage à demeurer fidèle à la couronne britannique. Après le traité de 1783, on récompense les loyalistes qui obtiennent des concessions de terrain. Ainsi, sur les rives de l'Outaouais, Greneville, Wentworth et Chatam trouvent leur berceau. Mais les lots concédés sont sans frontières déterminées. Aussi le Parlement décide « d'ériger le territoire en Cantons » (Mgr Chamberland).

D'après la proclamation du 13 juillet 1799, Chatam est borné au sud par la Grande Rivière ou Rivière d'Ottawa, en arrière au nord par le canton de Wentworth, à l'est par la seigneurie d'Argenteuil, à l'ouest par le canton de Greneville. Commencant à un poteau planté sur la rive nord de la Grande Rivière ou Rivière d'Ottawa, érigé comme étant le coin sud-ouest de la

dite seigneurie d'Argenteuil et le coin sud-est de la dite étendue de terre et courant depuis le dit point de départ, nord onze degrés quinze minutes est, par le méridien astronomique, le long de la ligne seigneuriale ouest de la seigneurie d'Argenteuil 980 chaînes, 16 chaînons de là, nord 78 degrés 45 minutes ouest, 720 chaînes : de là sur 11 degrés 15 minutes ouest jusqu'à la rive nord de la Grande Rivière ou Rivière d'Ottawa susdite et de là, vers l'est suivant les diverses courses de la dite rivière, comme elle tourne et serpente jusqu'au point de départ.

La municipalité de Chatam a été érigée en vertu de l'Acte 8 Victoria, chapitre 40, le 1^{er} juillet 1845. Au sud et au sud-ouest ses pâturages sont riches et l'industrie laitière y joue un grand rôle. Le Canton comprend 12 rangs...

En plein centre sur le sixième rang, caché dans un vallon de verdure, chez nous.

Le voyageur, sur la route entre St-Hermas et Lachute, ou des hauteurs de St-Philippe, ne voit dans la colline prochaine que le clocher d'argent qui perce les coteaux chevelus, paysage délicieux où poussent librement épinettes, sapins, érables et chênes, arbres touffus que les rayons du soleil ont de la difficulté à percer. Plus loin une multitude de vallons s'étendent à l'infini ; plus près, les défrichés où tombe la lumière. À mesure qu'on approche du village, c'est la haute cheminée de l'usine, le toit des maisons, les rues sans symétrie et tout ce qui trahit l'activité humaine.

Il n'est pas facile de rendre justice à la nature surtout quand elle nous offre sur un joli plateau de riches couleurs, un village coquet et plein de charme.

Aussi a-t-on pris soin de respecter cette nature généreuse et de ne pas entamer son œuvre, de ne pas violer le cachet poétique des lieux.

Un village, c'est un composé d'éléments semblables à un être humain.

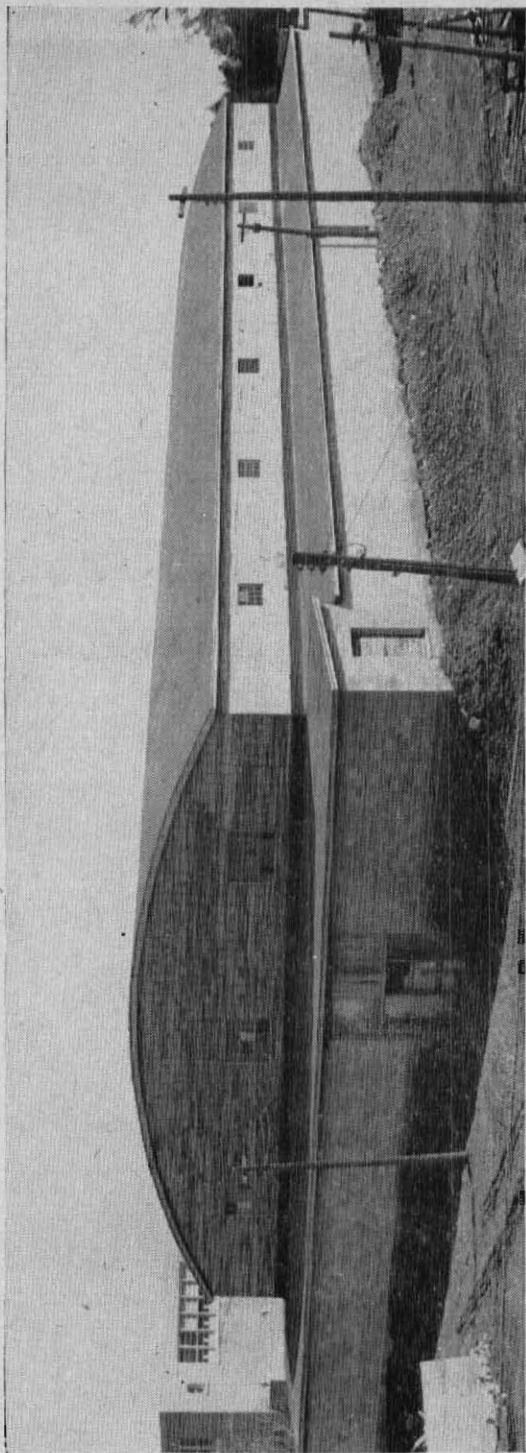
L'enfant au berceau est fragile et délicat, il lui faut les soins constants des parents, on guide ses premiers pas et sa vie se greffe intimement à sa mère. Puis il grandit, participe au progrès, à l'intérêt de sa maison mais un jour vient où il doit voler de ses propres ailes pour l'épanouissement de ses facultés, de sa personnalité. Il doit alors faire face à ses devoirs, balancer son budget avec intelligence et mener à bien ses projets.

Le village au sein d'un canton passe exactement ces différentes périodes.

Né dans Chatam, Brownsburg s'est laissé guidé par l'administration du canton, puis a participé à son plein épanouissement et si bien qu'un ministre provincial disait un jour à St-André d'Argenteuil que « nous étions la poule aux œufs d'or du canton ». Puis vient un jour où l'on parle de s'ériger en municipalité. On sent ici le besoin de progresser, le besoin de l'essor individuel ; le progrès est une voix impérieuse qu'il faut écouter. Au point de vue matériel, les conditions hygiéniques et sanitaires évoluent, il faut les suivre. Les routes, les égouts, les aqueducs, les trottoirs, l'élimination des déchets, tout cela présente des problèmes qu'on ne règle pas à l'ancienne mode pour raison de santé, de confort et d'agrément.

Or avec Chatam, Brownsburg est privé de tous ces avantages. On dépense bien l'argent pour les réparations des montées entre Carillon et St-Philippe, ou les ponts de la « Branche », mais si on demande des lumières pour le village le refus est net.

Parmi nos concitoyens, quelques-uns gardent cette belle tradition qui les caractérise : l'intérêt pour leur paroisse.



ARENA DE BROWNSBURG

L'importance de la paroisse comme unité sociale, a dit un auteur canadien, est un des effets les plus remarquable du sentiment religieux chez nous. Là où l'anglo-canadien pense à sa communauté sociale, le Canadien français pense à sa paroisse. La paroisse doit donc s'affirmer, grandir, se développer. Parmi les artisans de la première heure, nous voyons au premier rang Baptiste Raymond et Hector Pariseau ; celui-ci se présente aux élections à la mairie contre Alphonse Ouellette. L'idée maîtresse de cette campagne électorale de 1932 est l'érection en municipalité chez nous. Hector reproche à Chatam de ne pas coopérer suffisamment avec nous. Nous sommes négligés, nous sommes refusés lorsque nous demandons des nécessités comme la lumière pour éclairer nos rues. Notre candidat demande avis à son ami le sénateur Boyer de Rigaud, homme très versé en matières municipales. Plusieurs écoutent favorablement cet appel, d'autres le rejettent, puis la cabale politique s'ajoute aux arguments plus ou moins intelligents en faveur du canton et Pariseau est défait.

Parmi ses adversaires, E.J. Johnson, surintendant de l'usine, prétend que Chatam nous favorise ; tout le canton bénéficie également de la répartition du trésor mais la raison essentielle au fond est tout simplement que la manufacture située dans un canton est exempte de taxes provinciales et que lorsque le village devient municipalité, cette exemption devient nulle.

Un autre artisan de la première heure en faveur de l'érection en municipalité : le Curé.

Dans une paroisse, c'est le centre consultatif ; il doit savoir conduire ses ouailles non seulement dans les voies abstraites de la religion et de la foi mais souvent par ses conseils et son initiative en matière civile, sociale et politique. Sans cet homme dévoué qui sait plaider nos causes avec sagesse, nous sommes souvent

sur la route du temps sans lumière et sans guide. Aussi notre curé entre en scène et voici la copie de la lettre qu'il écrit à C.E. Richardson.

Brownsburg, January 29 th, 1931.

Mr. C.E. Richardson
Brownsburg.

Dear Mr. Richardson

Re : Municipal village of Brownsburg.

The first impression I received yesterday during our interview is that some ones before me had made pressure on the directors of the D.C. Co. against the village becoming a separate municipality.

We are well aware that those outside our village limits benefit greeetly of our high taxes.

The company's working people are all in the circumscription of Brownsburg village, where they have their homes, properties and interests; they do not belong to St-Philippe to Pine Hill or even to Dalesville.

The Provincial Government may have to come in aid to the Community at large which is not our case, at least, outside the limit of our village.

When the D.C. Co. make improvements for a better accommodation of the people here it does not make these improvements in Dalesville Pine Hill or in St-Philippe.

Well, Mr. Richardson, with the company's *heavy taxes* you are doing this year, for *years*.

If our present condition is to help all people in the twelve ranges of the municipality why not Lachute, Ottawa and Montreal do the same with their neighbors?

In Brownsburg, we help yearly outsiders with \$4,000. to \$5,000. and are deprived of so much.

Moreover, how do we know the real need of those outside our village, and how can they see our own needs, so that when time comes to vote at the Council, one may *intelligently* perform this duty.

Whilst each one his own constituency knows better and may vote better also.

I think it is important, dear Mr. Richardson, to communicate to you these few reflections which might also be referred to the Directors at the Head Office in Montreal.

Hoping that you will accept my views with the same good dispositions with which I send them.

I remain your most obliged.

V. Bouchard, Ptre.

M. C.E. Richardson est un esprit cultivé aux vues larges. Il comprend très bien l'idée maîtresse du curé.

La période qu'on peut nommer de préparation à l'érection en municipalité dure déjà depuis 1923 ; pendant ce temps, l'argent dépensé dans Brownsburg annuellement est le montant minime de \$1,210.00 alors que nous payons en taxes \$6,332.50. Il resterait donc \$5,142.00 que nous pourrions dépenser à nos besoins propres.

Malgré la défaite électorale d'Hector Pariseau de 1932, on continua néanmoins la bataille. Finalement la motion fut présentée et on obtint gain de cause à la table du conseil grâce à la ténacité de Fred Hooper, Léo Carrière et John Dixon.

Le 27 juin 1935, Brownsburg est érigé en municipalité par proclamation.

Dès lors, les taxes que nous payons sont au profit des contribuables. Est-ce que réellement il y eut avantage à se séparer du canton ? Pour éviter la lecture aride des chiffres, nous avons placé les dépenses en appendice, à la fin du présent chapitre. Le lecteur peut y référer.

Voyons un peu les différentes améliorations dont nous avons bénéficié depuis 1935.

Au point de vue intellectuel. — Beaucoup se souviennent de la vieille école, où le vent d'automne se jouait dans les fentes, la bise d'hiver gelait les encriers, et une fois en 6^e année, c'était la fin du cours... tout court.

Le village étant devenu municipalité, la vie sociale est plus agréable, nos magasins sont mieux fournis, l'argent ne s'éparpille pas en dehors, nous pouvons bâtir de meilleures écoles, nos petits s'instruisent mieux, la bonne vieille 6^e année n'est plus leur partage ; nous



De gauche à droite : H. Saint-Denis, H. Hazel, A. Charron, A. Vary, F. Brisson, A. Robbins, Chef, H. Wilson, G. Therrien, B. Dotter, H. Elliot, Ph. Paquette. Manquent sur cette photo, Arthur Poirier et R. Warwick.

aurons une génération prochaine plus cultivée, prête aux exigences de la vie.

Au point de vue matériel. — Qui ne se souvient de la grande côte croche qui nous descendait à si bonne allure, en signe de piastre, jusqu'au pont ?

Qui ne se souvient de nos belles rues de gravier ? Lorsque le soleil était haut et que sa chaleur d'été faisait monter la poussière, n'est-ce pas que l'habit neuf de fiston ou la robe fleurie de maman passaient par de dures épreuves ?

Souvenez-vous de la charrette à deux roues pour notre protection contre l'incendie ! Quel progrès à comparer au seau d'eau mais aussi quelle protection pour un village !

Il n'y avait pas de police... Oh ! le beau temps, pas de police ! L'hiver tous les enfants étaient dans la rue. Vous vous souvenez sans doute des belles glissades en *bob sleigh* à partir du haut de la rue St-Joseph jusque chez Léonard Wilson. Les plus espiègles embrassaient les petites filles qui ne manquaient pas de le dire à la maîtresse le lendemain. Le printemps, les enfants étaient encore dans la rue où les trous d'eau ne manquaient pas. On brisait la glace avec la hache de papa (à son grand désespoir) : on faisait des « dam ». Chaque côte du village avait sa « cascade ».

Les grands, eux ? Il n'y avait pas de grill encore. Il y avait les veillées de famille. Ils allaient faire un petit tour à St-Philippe ou à Lachute, et il arrivait qu'ils prenaient un verre ou deux de trop et le sujet du sermon était tout trouvé pour M. le Curé.

Depuis la municipalité, quelles sont les améliorations apportées ici ?

La grande côte croche a perdu son aspect tortueux ; on a élevé le terrain à sa base pour y jeter un pont

bien droit et solide ; les rues furent élargies, couvertes d'asphalte ; on a construit des aqueducs, des trottoirs ; la question des égouts et des déchets est réglée. À mesure que le village se développe de 1935 à date, on améliore le système contre le feu, la protection constabulaire devient un besoin, non seulement pour empêcher les glissades joyeuses dans les rues mais pour nos magasins, pour tous et chacun en particulier.

Notre développement est demeuré embryonnaire jusqu'en 1935. Aussitôt que nous avons eu une entité propre, nous avons progressé.

Refuser l'incorporation c'était se conduire comme l'enfant qui veut rester dans les jupes de sa mère, c'était une façon d'éluder les responsabilités et de ne posséder rien.



BUREAU DE POSTE

Le maître de poste actuel est M. Florian Guitard.



CONSEIL MUNICIPAL 1951-1952

Emile Hébert, V. Charbonneau, E. Lavoie, A. Carrière, H. Pariseau (maire), N.D. Lomers,
E. Ouellette, L. Ball.

BROWNSBURG DE GUERRE

1939, 41, 43...

(Ce qui suit est une description de la localité, par un citoyen, durant ces années mouvementées de guerre. Cet article se présente très bien ici...)

La déclaration de guerre du Canada aux pays ennemis en septembre 1939 est un fait. Ici nous assistons à de nombreuses répercussions au sein de notre petit village, jadis si tranquille. Que de conjectures, que de suppositions, que de prédictions, surtout de la part des gens qui y ont vécu aux heures si mouvementées de la première grande guerre. Les conversations vont bon train. D'aucuns déplorent les changements que subirait le village dans tous les domaines; d'autres souhaiteraient ardemment ces changements qui apporteraient, à n'en point douter, cette prospérité plutôt factice qui semble régner depuis. De nombreuses gens des deux sexes, de toutes races et de toutes les parties du Canada, des provinces maritimes, de l'ouest, de l'Ontario, viennent à Brownsburg, en quête de travail et aussi de salaires fabuleux. C'est pour ainsi dire une réplique de la course au Klondyke. En un rien de temps, Brownsburg est devenu un village dont la population a plus que doublé. C'est alors que surgit le problème du logement qui, à un certain moment, devient très aigu. Les maisons privées, les hôtels regorgent d'étrangers. Le gouvernement doit alors entrer en scène et l'on voit comme par enchantement surgir du sol de grandes bâtisses aménagées de manière à abriter le plus confortablement possible le surplus de la population célibataire, tant masculine que féminine. C'est ce que l'on

convient d'appeler les *bunk houses*. Au milieu de cette amalgamation de *bunks*, on aménage une grande salle royalement meublée, qui sert de lieu de distractions aux quelques milliers de personnes qui habitent ces résidences. Ce n'est ni plus ni moins qu'un village érigé à proximité du nôtre.

Reste à loger les nombreuses familles venant de l'extérieur. C'est au tour de la Wartime Housing de venir à la rescousse. Au delà de cent maisons, construites par pièces, s'élèvent sur les lots vacants, aux confins de la municipalité. Situation paradoxale. En effet, d'un côté l'on bâtit et de l'autre l'on démolit ; c'est ainsi que l'on voit disparaître une rue complète, la rue Neuve, un des souvenirs de l'autre guerre. Il fallait un lieu propice pour édifier, adjacentes aux usines de la C.I.L., d'autres usines de la D.I.L.

Ces usines fonctionnent à plein rendement, jour et nuit, tellement que la nuit, la circulation dans nos rues est aussi dense que durant le jour. Brownsburg est devenu une véritable ruche, où tous et chacun dans son rôle particulier, contribuent à changer quelque peu la physionomie de notre village. Cette affluence de population imprime un vigoureux essor au commerce ; on voit s'ériger des établissements commerciaux de tous genres.

Tout ne devait cependant pas toujours aller à souhait. En effet, le feu devait par deux fois nous visiter. Une rue entière, après un incendie de quelques heures, n'était plus que ruines. Le couvent des révérendes sœurs fut aussi la proie des flammes. Depuis, cependant, l'on a vu s'ériger sur ces ruines de magnifiques édifices de commerce et une école des plus modernes. Ce sont des monuments tout à l'honneur de la population de Brownsburg.



La côte de Saint-Onge et vue sur la partie commerciale du village.

Par les lignes qui précèdent, il est de toute évidence que Brownsburg a fait et fait encore son effort de guerre ou de paix...



LE CLUB SOCIAL

Salle de réunion et d'amusement pour tous.

L'espace nous interdit de parler de l'immigration constante ici depuis 1813 ; nous devons mentionner cependant que les premières boutiques sont une cor-donnerie (Andrew Dun), un petit hangar où l'on répare les roues de scieurs et de filatures (Charles Guen), deux petits magasins dont les propriétaires sont M. McArthur, agissant en même temps comme maître de poste et H.E. Thompson, marié à Eleza Nichols de

Staynerville le 19 septembre 1893. Enfin une boutique de forge (John McLeod). En cette année de 1893, nous savons que les contrats de Montréal favorisent ici une immigration très forte ; le développement économique s'accroît sensiblement ; puis, avec l'arrivée du marchand général (Alex McAllister Hardie & Co., G.I. McFaul et Hector Pariseau), le commerce prend de l'importance.

Il n'est pas question du congé du mercredi qui permet à ces dames d'accrocher le sac à emplettes et le sac à main pour faire la causette en prenant le thé après la partie de bridge, ou pour les ultra-modernes, de jouer « la canesta » ; non, le commerçant travaillait d'une heure matinale et longtemps après le crépuscule, selon, bien entendu, son esprit de travail. C'était la vraie démocratie ; chacun peinait à son goût, s'instruisait comme il le pouvait ; il y en a même à cette époque bénie qui ont eu affaire à un certain professeur d'anglais ; Dorius Lépine, Eugène Dagenais se souviennent parfaitement de ce maître qui, après avoir reçu ses honoraires à l'avance, leur enseigna en première leçon sur le grand tableau noir cette phrase désormais mémorable : « On ne dit pas, affirma le farceur, I don't go to Montreal and I don't come back », on dit : « I go to Montreal and I will not come back ». Le grand maître, peu après, partit et ne revint plus, laissant digérer amplement à ses élèves cette belle leçon... d'anglais. Période bénie, nous l'avons dit, qui donna à nos gens l'occasion de voir rouler la première automobile, orgueilleusement occupée par Fred Hooper ; il possédait une « Scrib Boot 1912 ». Puis Dorius Lépine s'achète une Ford 1914 au prix de \$615.00 avec laquelle il peut battre le record de vitesse établi par Fred Gagnon et lui-même en 1911 avec une « Rhéo » d'un cylindre,

record Brownsburg-Montréal dans un temps éclair de dix heures ; ajoutons que la « Rhéo » était « air cool », pneus durs, ce qui leur permettait d'aller manger les navets des « habitants » entre St-Benoît et St-Hermas.

Hélas, le fléau de 1914 détruisit le charme de cette quiétude chez nous et sema le deuil et la désolation. Malgré tout Brownsburg connaît la prospérité : les magasins sont bien remplis, le travail abonde, c'est l'année du « gros contrat ». Vient ensuite la crise économique ; moins dérangés que d'autres, nous sommes ici sous une bonne étoile et il convient de remercier la Providence. L'équilibre qui règne à l'usine donne à notre économie une bien grande valeur.

Notons en terminant que nos hommes d'affaires, tant anglo-canadiens que Canadiens français, sont un éloquent témoignage d'une entente cordiale qui existe chez nous entre deux races et deux religions bien distinctes. Les paroles d'un ancien ministre de la province traduisent parfaitement notre pensée : « Nous tenons à nos traditions et n'abandonnons aucun de nos droits, mais aussi nous reconnaissons les traditions et les droits d'autrui, et nous admirons nos compatriotes de langue anglaise. Nos progrès sont marqués au coin de la honne entente sociale et commerciale. »

Appendices

PRINCIPAUX TRAVAUX

réalisés après la proclamation de
l'érection en municipalité, le 27 juin 1935.

- Août 1940 — Construction du pont : \$22,574.00
- 27 septembre 1940 — Contrat à Lagacy pour les travaux d'aqueduc et des égouts : \$135,878.43
- 4 novembre 1940 — Protection constabulaire (Ray Beaven)
- 5 mai 1941 — Protection des incendies améliorée (achat d'un camion international usagé)
- 22 novembre 1944 — Contrat accordé à O'Connell relativement au pavage de nos rues : \$23,500.00
- 5 avril 1945 — Contrat à Omer Laurin de Lachute pour la construction du garage municipal, bureau du constable et garage du camion à incendies : \$4,095.00
- 3 mars 1947 — Amélioration du système contre l'incendie ; on achète des boyaux et une nouvelle pompe : \$1,237.00
- 2 septembre 1947 — Kelly possède un contrat pour la construction de l'aqueduc et des égouts sur les rues St-Paul, St-Antoine et de l'Eglise : \$40,000.00
- 3 octobre 1949 — Le service des incendies une fois de plus amélioré : achat d'un camion possédant l'outillage complet : pompe et réservoir : \$7,950.00
- 18 septembre 1950 — Contrat accordé aux Industries Laurentiennes pour les travaux d'aqueduc et d'égouts sur les rues St-Georges, St-Laurent et des Erables Nord : \$11,500.00

MEMBRES DU CONSEIL MUNICIPAL

depuis sa fondation en 1935.

Notons au tout début que monsieur Emile Hébert est secrétaire de la municipalité depuis sa fondation.

- 1935 — *Maire* : Hector Pariseau ; *Conseillers* : G.I. McFaul, Josaphat Lacasse, A. Brunelle, W.I. Graham, Omer Charron, W.M. Cooper.
- 1937 — *Maire* : Geo D. Ball ; *Conseillers* : Ludger Ouellette, J.D. Lépine, Lem Wilson, A. Brunelle, G.I. McFaul, W.J. Graham.
- 1939 — *Maire* : A. Brunelle ; *Conseillers* : W.J. Graham, G.I. McFaul, H. Pariseau, Lem Wilson, Démias Diotte, Roméo Charron.
- 1941 — *Maire* : G.D. Ball ; *Conseillers* : W.J. Graham, G.I. McFaul, H. Pariseau, Lem Wilson, Démias Diotte, Roméo Charron.
- 1943 — *Maire* : J.D. Lépine ; *Conseillers* : Omer Boudreault, James Donaldson, Léonard Carrière, Geo. Bourne, Wm Moseley, Phil. Ouellette.
- 1945 — *Maire* : J. Donaldson ; *Conseillers* : R. De Repentigny, Phil. Ouellette, A. Pariseau, H. Pariseau, Maurice Lafleur, N.D. Somers.
- 1947 — *Maire* : Omer Legault ; *Conseillers* : H. Pariseau, Maurice Lafleur, N.D. Somers, A. Deneault, J.R. Golphin, L. Wilson.
- 1949 — *Maire* : J. Donaldson ; *Conseillers* : N.D. Somers, H. Pariseau, Wm Moseley, A. Denault, Léonard Wilson, M. Lafleur.
- 1951 — *Maire* : H. Pariseau ; *Conseillers* : Ernest Lavoie, Ernest Ouellette, N.D. Somers, V. Charbonneau.

POPULATION DE BROWNSBURG

d'après le rôle d'évaluation.

1936	1772
1938	2041
1941	3507
1944	3976
1947	3039
1950	3025

PROGRAMME DU 24 AOÛT 1952

10 hres 45 — Messe solennelle.

Prédication par Son Excellence Mon-
seigneur Émilien Frenette, Évêque de
Saint-Jérôme.

1 hre — Banquet.

2 hres — Amusements pour les enfants.

8 hres — Soirée récréative sous la présidence de Mon-
sieur le Curé V. Bouchard.